CENTENAIRE

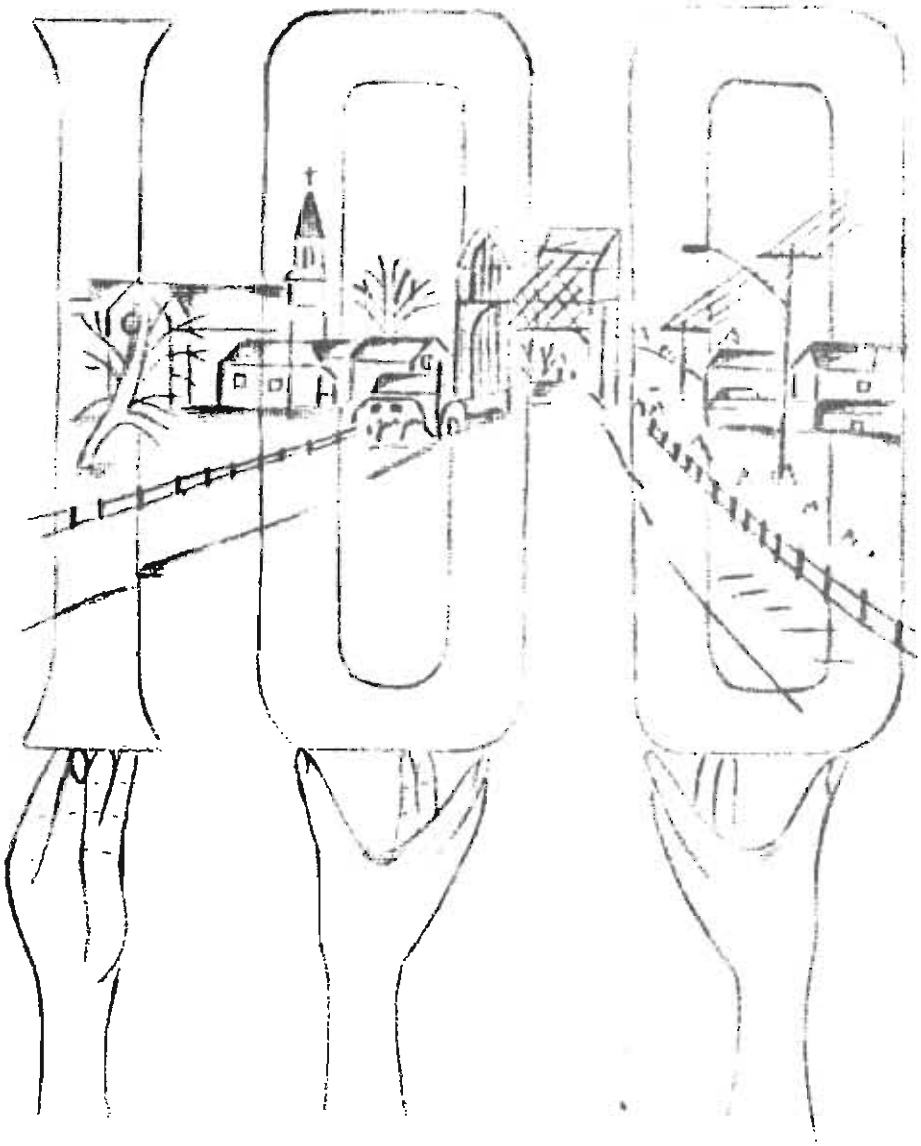
ST-ALBERT, ONT

NO 1 - 2EME EDITION

VIL
Albe/8

Don de Jacques Pouliot - 2005

CENTENAIRE



ST-ALBERT,ONT

NO 1-2EME EDITION

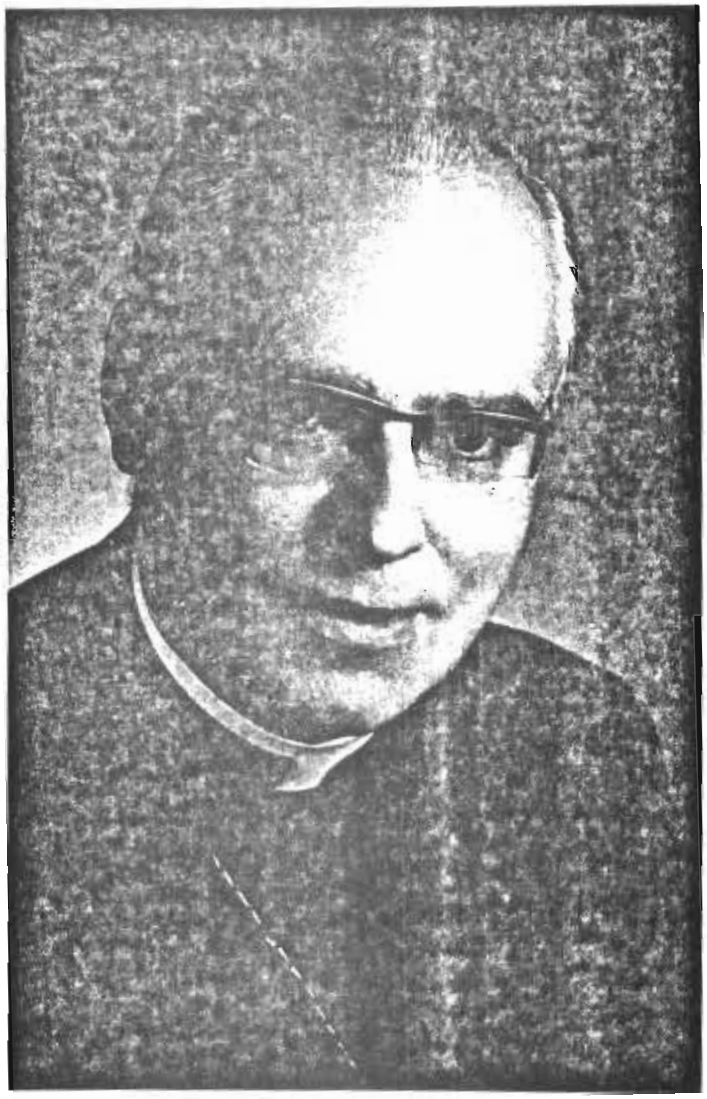
Régionale Samuel-de-Champlain Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie

MONOGRAPHIE SUR LA PAROISSE de SAINT-ALBERT-de-CAMBRIDGE

par Roland Legault

Thèse présentée à la faculté des arts de l'Université d'Ottawa en vue de l'obtention de la maîtrise ès arts.

Ottawa, Canada, 1950



Archbishop's Office
256 King Edward Avenue
Ottawa, Ont. K1N 7M1

Bureau de l'Archevêque
256 avenue King Edward
Ottawa, Ont. K1N 7M1

le 14 novembre 1973

Monsieur l'abbé,

C'est avec grande joie que je m'unis à vous et à vos paroissiens de Saint-Albert à l'occasion du Centenaire de votre paroisse.

La foi a présidé aux destinées de cette belle communauté de fidèles. C'est elle qui a donné aux pionniers la vision et le courage d'accepter les sacrifices que comporte la fondation d'une paroisse. C'est encore elle qui inspira ceux qui s'y sont succédés, prêtres et laïcs, leur suggérant les moyens de l'asseoir sur des bases solides pour pouvoir braver les grand vents qui auraient pu l'ébranler. C'est également elle qui motive la communauté paroissiale d'aujourd'hui et en fait une des perles de l'Eglise diocésaine d'Ottawa.

A tous, à ceux de la première heure que le Seigneur a déjà récompensé, comme aux paroissiens actuels, je voudrais dire la reconnaissance du diocèse tout entier. Permettez qu'à ce témoignage de gratitude j'ajoute une invitation pressante à continuer votre oeuvre dans la paix et la charité.

Que le Christ vous accorde, chers paroissiens de Saint-Albert, grâces et bénédictions en abondance.

Bien fraternellement vôtre,

Archevêque d'Ottawa.

M. l'abbé André Deguire
Presbytère St-Albert
St-Albert, Ontario K0A 3C0

CANADA

PRIME MINISTER · PREMIER MINISTRE

Les fondateurs de Saint-Albert avaient envisagé l'avenir avec un admirable courage. Leur geste était un geste de foi, et il convient aujourd'hui de célébrer ce centenaire avec éclat.

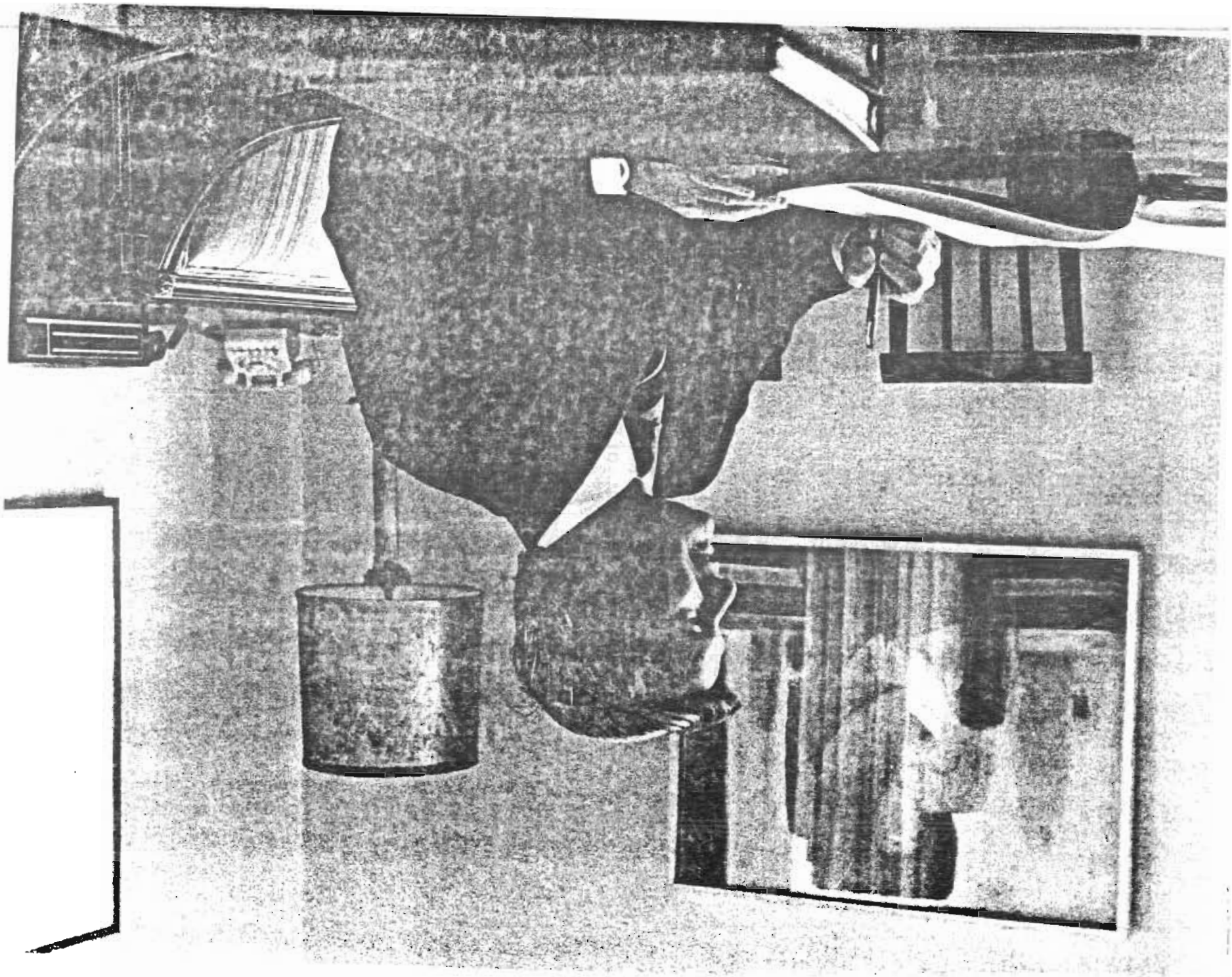
Toujours fidèles à l'exemple vénérable de leurs fondateurs, les paroissiens de Saint-Albert peuvent envisager avec confiance les nouvelles perspectives qui s'ouvrent devant eux.

Je salue bien cordialement tous ceux qui participeront aux fêtes de ce centenaire et je leur offre mes meilleurs voeux.

P. E. Trudeau

Pierre Elliott Trudeau

O t t a w a
1 9 7 3



Ontario

The Premier
of Ontario

Parliament Buildings
Queen's Park
Toronto Ontario

Janvier 1974

C'est avec le plus grand plaisir que, personnellement et au nom du gouvernement de l'Ontario, je félicite la population de Saint-Albert à l'occasion du centenaire de la ville.

Saint-Albert jouit depuis un siècle d'une vie agréable et paisible. En fêtant ce centenaire, ne manquons pas de nous remémorer le passé et de rendre hommage à tous ceux qui ont préparé pour la génération présente un mode de vie aussi serein et productif.

A son tour, notre propre génération se doit de contribuer au bien-être de la collectivité si elle veut mériter les mêmes hommages à l'avenir.

Le Premier ministre de l'Ontario

William Davis

William G. Davis

HOUSE OF COMMONS
CHAMBRE DES COMMUNES
CANADA

O t t a w a,
Le 28 novembre, 1973.

Comité du Centennaire,
Paroisse de Saint-Albert,
Saint-Albert, Ontario.

"En tant que votre représentant fédéral, je me réjouis avec la population de Saint-Albert, à l'occasion de votre centennaire. Sans doute, lors de ces fêtes nous invoquerons de précieux souvenirs des pionniers canadiens-français de cette paroisse. Leur foi, leur courage et leurs nombreux sacrifices ne furent certes pas en vain. Ces ancêtres seraient fiers de leurs descendants si seulement ils pouvaient constater par eux-mêmes, le progrès et l'épanouissement de ce beau hameau canadien-français.

En formulant mes voeux, puis-je ajouter combien je suis fier d'avoir dans mon conté une paroisse comme Saint-Albert qui a su si bien conserver cet héritage précieux de leurs ancêtres.

Votre foi, votre langue et votre culture sont pour vous des atouts précieux, sachez continuer de les préserver."

Sincèrement,

Denis Ethier

DE/nb

Denis Ethier, député,
Glengarry-Prescott-Russell

Ontario

LEGISLATIVE ASSEMBLY

Hôtel du Gouvernement,
Toronto M7A 1A2, Ontario.

le 15 décembre 1973.

La Paroisse Saint-Albert,
SAINT-ALBERT, Ontario.

Chers amis,

Un anniversaire est toujours une occasion de s'arrêter et de réfléchir un moment sur les événements et les réalisations passés. C'est aussi un point où l'on s'interroge devant l'avenir en s'armant de confiance en soi et de bonnes résolutions.

L'histoire de la paroisse de St-Albert suit un cours sensiblement parallèle à l'histoire du Canada. Elle couvre d'ailleurs presque la même période. Nous autres Canadiens pouvont évoquer avec fierté la mémoire de nos ancêtres et de leurs exploits. Partout, d'un bout à l'autre de notre vaste pays, la réalisation concrète de leurs espoirs semble nous rappeler qui nous sommes.

C'est donc avec joie que j'adresse aujourd'hui mes compliments les plus sincères aux membres de la paroisse de St-Albert, à l'occasion de votre centenaire. J'ai depuis six ans l'honneur de vous représenter et je serai heureux de continuer ainsi à l'avenir.

Veuillez accepter, cher amis, mes sentiments les plus respectueux.

J. A. Bélanger, député
Prescott et Russell.

A. PHILION
1878-86
A. GAUTHIER
1885-90
A.-G.-B. LYONNAIS
1898-1903
J. PILON
1903-07
A. ARNAULT
1907-14
V.-M. PILON
1914-20
AUG. CHÉNIER
CURÉ 1923-
SAINT ALBERT
FONDÉE EN
1874
J.-C. DOYON.
PHOTOS AGRANDIES
QUÉBEC.

Gens de St-Albert, en 74 nous célébrons le centenaire de notre paroisse. Depuis un siècle nous avons bâti une communauté. Nos pères ont donné leur labeur, leur sang pour défricher ce coin de terre. Nos mères ont construit nos familles. Par un travail inlassable, elles ont mis l'énergie nécessaire à développer un peuple où l'amour du Christ aura sa place. Beaucoup de prêtres et religieuses ont également participé à ce cheminement.

Gens de St-Albert, nous avons un heritage très riche en valeur. Nous possédons la liberté. Notre jeunesse peut vivre en plein soleil et dire, "merci Seigneur de m'avoir comblé". Leurs parents peuvent regarder le milieu où ils habitent et découvrir une abondance de richesses. L'éducation est ouverte à tous. Les plus âgées jouissent d'une sécurité des plus belles au monde. Nous sommes au printemps de notre ère. C'est pourquoi nous avons choisi comme thème de notre centenaire "Va de l'avant".

Gens de St-Albert, il ne faut pas s'arrêter. Regardons notre passé et réjouissons-nous en durant cette année centenaire. Mais aussi, regardons vers l'avenir. Nous sommes héritiers de liberté, de paix, de justice, d'amour du Christ. Il faut maintenant faire grandir ces dons. Dans ce monde de science où la technique remplace l'homme, restons éveiller à ces valeurs profondes de l'humain. L'humain doit survivre. Notre paroisse est homogène canadienne-française. Notre population n'atteint qu'un millier de personnes. Tous les individus se connaissent et aiment fraterniser. Soyons-en fier.

Gens de St-Albert, maintenant que nous avons 100 ans et que nous sommes à l'âge d'Aquarius, il faut chercher cette troisième dimension qui est celle de la vrai valeur humaine, soit le progrès de l'homme en harmonie avec les principes de Dieu.

Président du Comité de pastorale

Chers paroissiens,

Le centenaire est important pour nous. C'est l'occasion de voir d'où nous venons et où nous allons.

Nous venons de familles solides. Des familles qui avaient en tête des "valeurs" bien précises en construisant notre communauté.

Nos ancêtres ont sans doute été des gens "aux mains sales" en ce sens qu'ils ont mis les mains dans la pâte, mais ils avaient une "mentalité propre".

Leur mentalité était assez simple:

- Travaillons pour construire,
- la famille raison première de tous les efforts,
- une foi en Dieu à toute épreuve.

En un mot ils nous ont transmis le goût du travail, le sens de la famille et une vie de foi forte.

En commençant le deuxième centenaire, c'est à nous que revient de transmettre ces valeurs qui nous ont pour ainsi dire "fabriqués".

Si nous mettons autant d'efforts à construire le deuxième centenaire qu'ils en ont mis à faire le premier, notre communauté en sera une de portage de foi, et d'amour du travail et de la vie.

Bon centenaire à tous.

André ptre

André Seguin, ptre

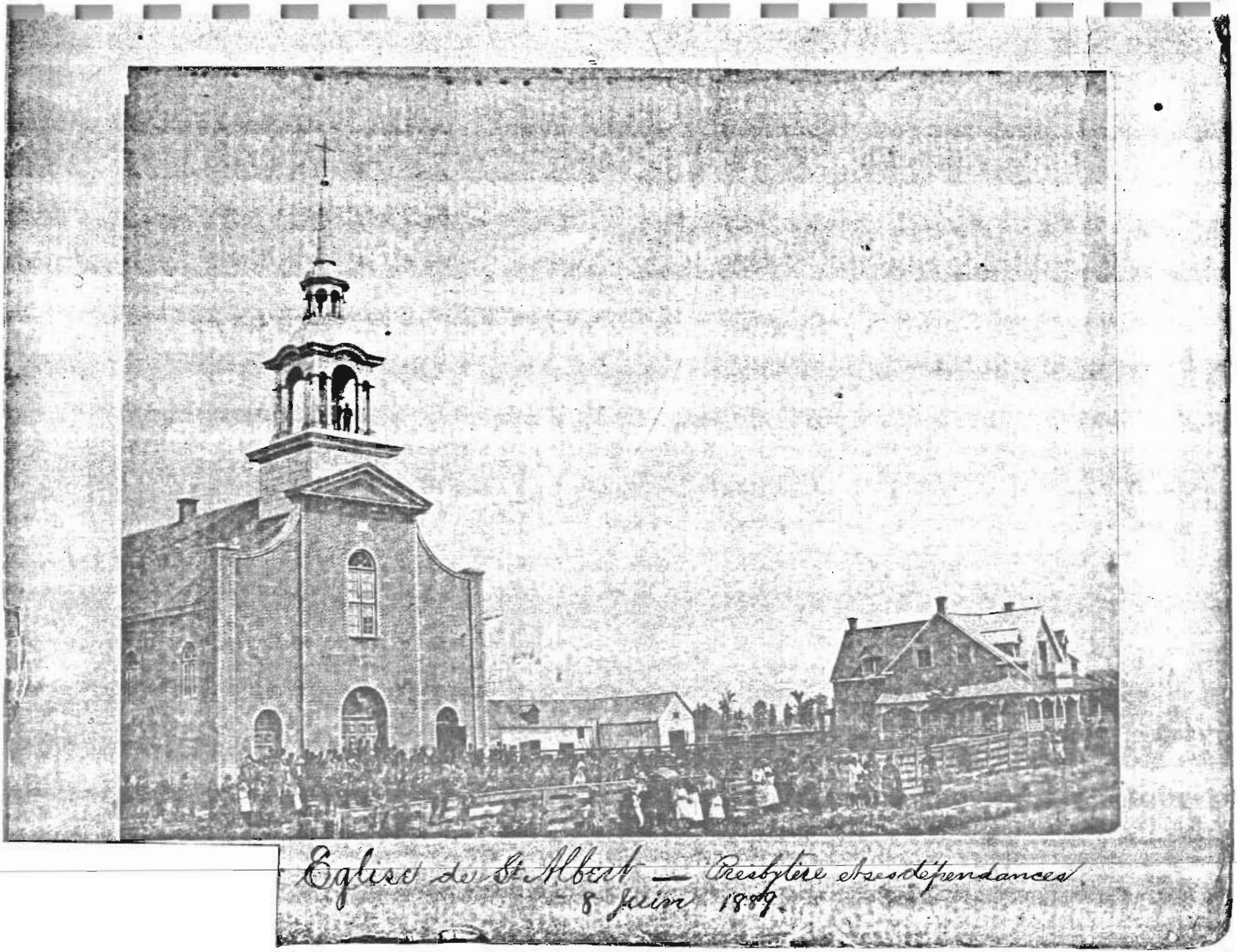
PROLOGUE

La publication de cette monographie, même à tirage limité, n'avait sûrement pas été prévue lors de son élaboration. C'est en somme la production académique d'un étudiant adulte qu'on vous présente sous cette livrée. Mais puisqu'on m'a demandé d'en permettre l'impression pour la célébration du premier siècle d'existence de Saint-Albert (Ontario), je n'y vois personnellement pas d'objection.

Pourquoi le choix de ce sujet comme thèse d'étudiant? En bien, ç'a été le désir de consigner par écrit un tas de souvenirs historiques glanés chez les anciens avant que ces souvenirs ne s'estompent trop loin dans les mémoires; et aussi l'intention de réunir en un seul document toute l'information recueillie dans diverses archives au sujet de ce coin de terre qui nous est cher, cette petite patrie au sein de la Patrie.

La patrie c'est tout le pays bien sûr, mais c'est d'abord le coin de pays qui nous a vu naître; ce coin particulier qu'on n'oublie pas facilement. Si le sort veut qu'on en soit éloigné au cours de la vie n'allons pas croire qu'on s'en détache totalement. Plus les pas s'alourdissent, plus il fait bon y revenir; et le nombre de ceux qui y sont revenus pour leur dernier sommeil témoigne de l'ultime attachement à la terre natale.

Le huitième jour de décembre 1973. Roland Legault



Eglise de St Albert — Presbytère & ses dépendances
8 Juin 1869.

CHAPITRE I

CADRE PHYSIQUE DE LA PAROISSE

De chaque côté de la rivière Nation-du-Sud, à mi-distance entre les villes d'Ottawa et de Cornwall, en Ontario, est sise la paisible paroisse de St-Albert-de-Cambridge. Elle occupe la partie sud du canton de Cambridge, dans le comté de Russell, au point où se rencontrèrent deux mouvements de colonisation partis des rives de l'Outaouais au nord et du St-Laurent au sud. Cette paroisse couvre une superficie d'environ sept milles de longueur par trois milles de largeur , dont l'axe longitudinal est dans la direction est-ouest. Essentiellement agricole, elle a donné ses premiéeres moissons il y a un siècle. Le chiffre de sa population s'est stabilisé il y a environ un demi-siècle.

St-Albert-de-Cambridge est perdu au milieu de nombreuses autres paroisses disséminées à travers la vallée appelée par les géologues canadiens "Terres-basses de l'Outaouais-St-Laurent". Cette vallée elle-même fait partie de l'immense territoire connu en géologie sous le nom de Mer de Champlain et qui s'étend des Laurentides aux Adirondacks.

La science nous démontre qu'il y a environ un million d'années une épaisse couche de glace couvrait une partie du continent nord américain. Cette masse causa un affaissement considérable de la croûte terrestre dans la Mer de Champlain. Lorsque les glaces se furent retirées à la fin du Pléistocène, cette région ne reprit que lentement sa position normale. Aussi les eaux de l'océan Atlantique recouvrirent-elles le sol pendant de longs siècles à certains endroits. Puis, graduellement, pressée à la périphérie, la vallée entière émergea. L'eau se retira en formant parmi le sable, le limon et l'argile que la mer y avait déposés, les cours d'eau sinueux et nonchalants qui sillonnent la région.

Le plus important cours d'eau des "terres-basses de l'Outaouais-St-Laurent" est bien la rivière Nation-du-Sud qui coule vers le nord et draine par ses affluents les terres de la région. Nous trouvons dans la paroisse même cinq cours d'eau tributaires de la Nation. Ce sont, sur le versant ouest les rivières Castor et Petit Castor, ainsi que le ruisseau Whissell; sur le versant est, et dans le même ordre nord-sud, on trouve le ruisseau Butternut et la rivière Payne. Cette dernière coule dans le comté de Stormont, mais va se déverser dans la rivière Nation aux trois quarts d'un mille en amont de St-Albert.

Ces cours d'eau drainent un sol uni, qui se maintient à une élévation généralement de deux cents à deux cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. La Nation est bordée de berges de glaise assez abruptes, d'une hauteur variant de douze à quinze pieds, et coule dans un lit également argileux. Elle roule tranquillement une eau jaunâtre, surtout après de fortes pluies. Elle se dirige vers le nord et se déverse dans l'Outaouais. La ligne de partage des eaux entre l'Outaouais et le Fleuve se trouve en effet à quelque milles seulement de celui-ci. Précisons que la Nation prend sa source dans les terres avoisinantes de Prescott et de Brockville sur la rive nord du St-Laurent. Aucun lac, pas une montagne qui déverse ses eaux dans cette rivière. Elle est alimentée par les seules eaux de la plaine. La couleur terne de ses eaux n'a donc pas lieu de surprendre. Dans toute la vallée comprise entre l'Outaouais et le St-Laurent, du confluent de ces deux cours d'eau jusqu'à la route Ottawa-Prescott, il n'y a qu'un lac (Loch Garry), dans le comté de Glengarry, et ce lac n'a aucune saignée vers l'extérieur.

A cause de sa situation sous-marine à un âge géologique antérieur, la région de St-Albert, tout comme la vallée de l'Outaouais-St-Laurent où elle se trouve, est recouverte de sédiments marins. Les couches rocheuses sous-jacentes ne trouent sa surface qu'à quelques endroits dans la partie sud de la paroisse. Aux extrémités est et ouest de la Xe concession ces couches rocheuses forment des coteaux d'une élévation approximative de cinquante pieds au-dessus de la plaine environnante. Précisons dès maintenant que la paroisse de St-Albert couvre à peu près les VIIIe, IXe et Xe concessions, c'est-à-dire la partie sud du canton de Cambridge.

Le sol des Xe et IX concessions est quasi entièrement de glaise lourde qui retient bien l'humidité et produit généreusement. A partir de la VIIIe concession il se trouve une certaine proportion de terre plus légère, proportion qui va s'accentuant jusqu'au nord du canton et au-delà.

Si l'on excepte les coteaux ci-haut mentionnés l'altitude du sol se maintient entre deux cents pieds et deux cents quinze pieds, déterminant un plan incliné vers la rivière Nation. Au temps où ces terres étaient couvertes de forêts elles étaient forcément peu égouttées à cause de la très faible déclivité du terrain et, aussi, à cause de la rétention des eaux par l'humus des forêts. Dans un atlas historique publié à Toronto en 1882 (Belden's Atlas of

Canada) on y déclare que "the quality of the land skirting its banks (the Nation's) in this township (Cambridge) is generally good, and well adapted to the purposes of agriculture, but remote from its edge the surface subsides to a level unfavorable for tillage in many sections. ... The surface of Cambridge is generally level, with considerable areas of low lying land, nearly or quite meriting the appellation "swampy". Aujourd'hui encore, une forêt marécageuse couvre l'extrémité est de la Xe concession ainsi qu'une section du canton voisin de Roxborough.

La paroisse qui fait l'objet de cette monographie s'appelle "Saint-Albert" en l'honneur du saint martyr de ce nom. Le nom "Cambridge" qu'on y ajoute est celui du canton où elle est située. Ce canton est ainsi désigné en l'honneur du duc de Cambridge, fils de George III. St-Albert occupe le tiers sud du canton, qui lui-même occupe la section sud-est du comté de Russell (de Peter Russell qui vint au Canada avec Lord Simcoe en 1792, à titre d'inspecteur-général). Le village de St-Albert fait partie de l'administration de la municipalité rurale du canton de Cambridge. C'est un bourg de quarante habitations à peine. Il est sis sur les IXe et Xe concessions à quelques arpents à l'est de la rivière Nation. Une première chapelle y fut élevée vers 1876: c'était pour la Mission de Cambridge comme on désignait alors la paroisse. Cette paroisse ou mission ne recevra son nom actuel que deux ans plus tard, lors de l'arrivée du premier curé, l'abbé Albert Philion.

Le comté de Russell, qui renferme le canton de Cambridge, faisait autrefois partie du district administratif d'Ottawa. Ce régime dura à peu près toute la première moitié du XIXe siècle, alors que la population n'était pas assez considérable pour justifier l'existence de conseils municipaux, ou de comté.

Les limites des comtés et cantons de la région furent fixées dès 1798. Le canton de Cambridge forme un carré presque parfait. Le premier arpentage comportait toutefois certaines imprécisions. Ainsi, vers 1802, il s'éleva quelques discussions à savoir si la limite nord des cantons de Finch et de Roxborough devait être rectiligne, supprimant ainsi l'échancrure qu'y fait le canton de Cambridge. Mais la question était alors sans importance et elle fut tôt classée.

A cause de sa situation géographique, on connaît très peu l'histoire indienne de la région. Par voie de déduction on peut facilement supposer que les sauvages ont remonté ces cours d'eau pour y faire la chasse et la pêche. La raison de ce silence est que la rivière Nation n'a pas servi de grande route commerciale aux premiers trafiquants de pelleteries. Le pays était censé être algonquin, mais ces derniers ne semblent pas y avoir demeuré en permanence au XVIIe siècle. En ce temps-là la vallée de l'Outaouais inférieure était devenue une espèce de "No Man's Land", exposée qu'elle était aux incursions des Iroquois qui descendaient des "Pays d'En-Haut".

Mais en somme il est question de l'histoire d'une paroisse dans cette monographie, et du temps des Peaux-Rouges il est peu probable qu'un missionnaire ait remonté la Nation jusqu'à la hauteur de St-Albert. Notre histoire commencera donc avec l'arrivée de l'homme blanc: du colon. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE II

LA POPULATION

1. Colonisation

Ce n'est qu'à une date relativement tardive que Cambridge voit arriver ses premiers colons. Ce retard tient au fait que le canton, situé à égale distance du St-Laurent et de l'Outaouais, ne jouissait pas, surtout avant l'avènement du chemin de fer, des mêmes facilités d'accès que les régions en bordure des deux route fluviales que constituent ces deux cours d'eau.

La pénétration se fit d'abord par le sud. Les comtés de Glengarry, de Stormont et de Dundas avaient été colonisés à une date plus reculée. Les cantons de Roxborough et de Finch, situés immédiatement au sud de Cambridge, reçurent comme premiers colons les 500 Ecossais qui vinrent s'y établir en 1786. Le Révérend Alexander Macdonell, plus tard évêque catholique de Kingston, les dirigeaient. Ces colons pousseront progressivement vers le nord jusque dans le canton de Cambridge. Plus tard seulement viendront s'y établir également des Canadiens-français du Bas-Canada. Désormais ce sera un flot continu qui augmentera jusque vers 1911, alors que la population du canton atteindra son maximum de 4792 âmes.

Ce retard, dû à la situation géographique du canton, à la nature marécageuse d'une grande partie de son sol, est aussi attribuable à une plaie qui affligeait alors le canton: la spéculation. On trouve mention de cette spéculation dans un rapport scolaire à une date aussi rapprochée que 1864.

Les terres du canton de Cambridge furent en grande partie distribuées à des United Empire Loyalists qui avaient tout perdu aux Etats-Unis à cause de leur fidélité à l'Angleterre. Mais ces concessions, perdues elles-mêmes au milieu du bois, ne virent jamais leurs concessionnaires qui constituèrent, pour ainsi dire, un groupe "d'absentee landlords". Parmi les descendants de ces derniers il s'en trouva même qui redevinrent citoyens américains tout en conservant leurs droits sur les concessions en terre canadienne. La raison qui avait motivé ces dons perdait donc toute signification.

Une des premières concessions est faite en 1804 en faveur d'un nommé Jeremiah French, du canton de Cornwall. Loyaliste, ancien lieutenant du Royal Regiment of New York, French reçoit deux lots (28 et 29) sur la VIe concession, et deux autres (28 et 30) sur la VIIe concession: en tout huit cents acres de terre. Des concessions analogues sont faites à une quinzaine d'autres personnes en 1807, pour ne mentionner que celles dont les documents disponibles font foi. Tous ces concessionnaires habitent les cantons de Cornwall, d'Osnabruck, de Matilda, ou de Williamsburg, presque tous en bordure du fleuve. Ils demeurent donc à bonne distance de leurs terres en Cambridge et c'est une bonne excuse à leur indifférence.

Comme exemple des préléminaires à ces concessions, nous donnons le suivant: Le 14 février 1795, le colonel Cuyler écrivait à Lord John Graves Simcoe une lettre authentiquée par un nommé Richard Duncan, où il fait état de ses loyaux services envers la Couronne et où il demande, en compensation des pertes totales subies en raison de sa fidélité au Roi, un immense domaine dans le canton de Cambridge couvrant toute la partie des Ve et VIe concessions qui se trouve à l'ouest de la rivière Nation, ainsi que la partie de la VIIIe concession qui se trouve au nord de la rivière Petit Castor et à l'ouest de la Nation.

Lors de la venue de M. Martin Casselmen en 1830 environ la moitié du canton appartenait à des Loyalistes. Parmi les grands propriétaires d'alors nous relevons les noms des colonels Rankin et Brewerton et de deux majors Jessup. Ces officiers, et quelques autres dont nous n'avons pas pu relever les noms, sont propriétaires dans Cambridge de domaines qui couvrent jusqu'à 5000 acres de superficie chacun.

Comme il est noté plus haut, quelques unes de ces concessions en vinrent à appartenir à des familles domiciliées aux Etats-Unis. Ainsi, en 1827, nous retrouvons des familles Rankin et Cuyler habitant les Etats-Unis et possédant chacune 5000 acres de terre dans Cambridge. Rien d'étonnant qu'il se trouve des spéculateurs parmi ces gens puisqu'aucun lien ne les attache particulièrement à leurs concessions.

Ce qui nous intéresse particulièrement ici, au point de vue exploitation forestière et agricole, c'est que même en 1864 la spéculation des "absentee landlords" influe encore sur le développement du canton. M. Martin Casselman avait été le premier à subir ces contre-temps, mais probablement n'en fut pas le dernier.

Lors de son premier voyage dans le région en 1830, il n'a pu en venir à des conditions raisonnables d'achat. Ce n'est qu'en 1843 qu'il pourra s'entendre avec les Jessup et acheter 1000 acres de terre de chaque côté de la rivière Nation, à la hauteur de la paroisse actuelle de Casselman. C'est à cet endroit qu'il établira l'entreprise d'exploitation forestière qui a fleuri jusqu'au début de XXe siècle.

Malgré tout, nous assisterons, vers le milieu du XIXe siècle, à un mouvement de migration qui mettra environ dix ans à atteindre son maximum d'intensité, et qui durera environ un demi-siècle. Nous serons ici témoins de l'application d'un principe intéressant de la migration des peuples. C'est-à-dire que les colons recherchent d'instinct les terres semblables à celles que pour différentes raisons ils ont dû quitter. Or, Cambridge a été colonisé d'abord par des Ecossais, puis par des Canadiens-français. Les Ecossais recherchaient naturellement les hauteurs du canton. Il est vrai que ces hauteurs méritent à peine ce nom. Les Canadiens-français s'établirent dans la plaine pour des motifs indiqués dans l'Atlas Belden:

> "There remained (dans Prescott et Russell) vast tracts of low-lying land which was and still is shunned by settlers of the Anglo-Saxon race. About a quarter of a century ago, however, there arrived the vanguard of what has now become a very numerous French-Canadian colony. Long accustomed to the life on the flat lands of the Lower Province, this element was naturally adapted to the cultivation of the semi-swamps of this region, in the preliminary clearing of which they have also proven their efficiency."

En 1837 on avait trouvé deux colons dans le canton: un franc-tenancier, Donald McGillis, qui occupait dans une fourche du ruisseau Butternut le lot 7 de la IXe concession, et sur un coteau près de la frontière sud un "squatter" du nom de Kennedy, qui tenait le lot 12 de la Xe concession.

Il semble bien, cependant, que ce soit entre les années 1840 et 1845 qu'arrivèrent les premiers contingents importants de colons. Ce sont surtout des Ecossais qui portent des noms comme McRae, McKinnon, Ferguson, Campbell, Cameron, etc. M. McKinnon occupait le lot antérieurement abandonné par M. Kennedy, le "squatter" mentionné plus haut. Après une première tentative de construction de route, la famille Cameron s'établit dans la Xe concession qui se trouvait plus près des routes carossables de Moose Creek dans le canton de Roxborough. Vers 1845 nous retrouvons dans la direction de Crysler quelques "squatters" parmi lesquels nous relevons les noms de Meldrum et de Whistle. Ils disparurent tous au cours des années subséquentes. Notons en

passant que c'est dans ce coin du canton que le Whissell Creek prend sa source. Il est permis de se demander si ce nom ne rappelle pas le premier "squatter" ou les franc-tenanciers Whissell qui demeuraient à cet endroit en 1862.

A défaut de renseignements précis sur les noms des premiers colons, nous retrouvons dans une oeuvre publiée à Toronto en 1851 des chiffres intéressants qu'on dit avoir tirés des feuilles d'évaluation municipale. Une de ces feuilles, datée de 1842, note la présence d'une centaine d'habitants dans le canton. Une autre, pour 1845, spécifie qu'il y a 161 acres de terre en culture. Les chiffres sont peut-être un peu exagérés mais ils prouvent à n'en pas douter la présence d'un bon noyau de colons dans ce coin du pays.

Cette première période de colonisation, que nous appellerons période de tâtonnements, se continue jusque vers 1860. Viennent d'abord des Anglo-Saxons bientôt suivis de Canadiens-français qui s'établissent à l'extrémité sud de la Xe concession, de chaque côté de la rivière Nation. Les chiffres du recensement décennal de 1851 indiquent qu'il y a déjà un groupe de six ou sept familles canadiennes-françaises dans la future paroisse de St-Albert.

Il semble que les nôtres se soient établis dans Lafrenière (région mal définie, au sud de St-Albert, à l'est de la rivière Nation, dans le canton de Finch) avant de s'établir dans la Xe concession de Cambridge, c'est-à-dire dans St-Albert. Un coup d'oeil sur une carte publiée à Toronto en 1860 dans le Belden's Atlas de Stormont confirme cette hypothèse. A cette date tous les lots de Lafrenière sont occupés. Or on constate que quatre-vingt-dix pour cent de ceux-là appartiennent à des Canadiens-français. Le mouvement de colonisation à St-Albert s'opérera donc dans la direction sud-nord.

Le recensement général de 1861 nous donne les premiers chiffres exacts sur le nombre de colons alors établis dans les VIIe, VIIIe, IXe et Xe concessions. (Les quelques colons qui se trouvent à l'extrémité ouest de ces deux premières concessions font partie du mouvement de colonisation venant d'Embrun.)

En 1861 il y avait 369 âmes dans ces quatre concesssions. Parmi les familles canadiennes-françaises qui s'y trouvent, on relève les noms de Génier, Labelle, Chartrand, Allaire, Carrière, Turpin, Lafrance, Lapensée,

Bouchard, Payette, Clément, Papineau, Godard, Pilon, Gibault, Quesnel, Arbique et Potvin. On en relèverait bien d'autres si l'épellation phonétique des noms inscrits sur les dossiers par l'énumérateur James Benton, qui ignorait évidemment le français, ne déroutait quelquefois. Pour ajouter à la confusion il semble que l'énumérateur n'ait pas pu visiter les foyers de toutes les personnes énumérées.

Les Chartrand, Turpin, Lafrance, Carrière, Pilon, Clément et peut-être les Godard et les Papineau s'établissent sur l'extrémité sud des lots de la Xe concession qui avoisinent les rivières Nation et Payne; cependant que les Payette, Bouchard, Potvin et Gibault occupent des lots à l'ouest de la Xe concession, très souvent à l'extrémité sud, sur les hauteurs, avec les Ecossais. Les frères Génier semblent être des pionniers qui s'enfoncent plus avant dans la forêt jusqu'à l'extrémité sud de la IXe concession, à l'est de la rivière Nation, à environ ¼ de mille du village actuel de St-Albert. Félix Quesnel est également pionnier sur la IXe concession, lot 13, sur un coteau à 225 pieds d'altitude. Vers 1865, Xavier, Joseph et Gilbert Quesnel vinrent de St-Anicet d'Huntingdon s'établir sur la VIIIe concession est, en plein marais, sur le lot 15.

Puis, vers 1873, nous constatons que le mouvement colonisateur a envahi toute la VIIIe concession, à l'est de la Nation. Du lot 8 au lot 17 nous retrouvons les propriétaires suivants (numéros de lots entre parenthèses): Alfred Blondin (8), Félix Legault dit Deslauriers (11), Nap. et Moise Laflèche (13), François Laflèche (14), les trois frères Quesnel (15), A. Dupuis (16), et trois individus dont le nom pourrait être Allaire(16 et 17). Tous les lots de la IXe concession, à l'est de la Nation, à partir des marais de l'est du canton, sont occupés par des familles comme les Sanche, Benoit, Laflèche, Renaud, Rainville, Quesnel, Meilleur, Lamoureux, Clément, Génier, Beauchamp, Brunet et Lebrun. Jos Pagé occupe le lot 20, IXe concession, en bordure de la rive ouest de la Nation.

La section de la IXe concession entre les lots 20 et 25 ne sera colonisée qu'après 1882, à cause des marais qui s'y trouvaient, et qui ont été drainés depuis. Ensuite, la section ouest de la VIIIe concession sera colonisée entre 1892 et 1895 par des enfants de la paroisse. Vers 1895 ce mouvement colonisateur rejoindra, sur la VIIe concession, le mouvement venant d'Embrun. L'école nº 15, sur la VIIe concession, se trouve à peu près à l'endroit où s'est effectuée cette jonction.

L'immigration des pionniers de St-Albert, qui viennent de moins de cent milles à la ronde, est de caractère régional. Il semble bien que les premières familles, celles qui formeront le noyau de la future paroisse, soient venues du comté des Deux-Montagnes et se soient d'abord établies à l'extrémité sud de la Xe concession, puis sur la IXe concession, surtout du côté est de la rivière. Le même courant migrateur qui fut à l'origine de la paroisse d'Embrun semble être aussi à l'origine de la colonisation française à St-Albert. Ils ne sont pas tous des "achigans" (c'est-à-dire de St-Jacques-de-l'Achigan) comme disait feu le curé Forget de ses paroissiens d'Embrun. Il y en a certes de cet endroit, mais il y en a aussi de St-Augustin, de St-Jérôme, de St-Hermas, de Ste-Scholastique, etc. Parmi les ouvriers ou pionniers de la deuxième heure, c'est-à-dire ceux qui vinrent vers les 1870, il se trouve un certain nombre de familles qui vinrent de la région de Laprairie: de St-Anicet, de la Rivière-Noire, du Sault-au-Récollet, de Sherrington et de Hemingford dans le comté d'Huntingdon. Il en vint même des Etats-Unis, comme Vincent Laflèche qui vint de Fort Covington, N.Y.

Un des derniers exemples de colonisation par essaims ou par grappes semble être celui de la VIIe concession, côté ouest de la rivière Nation et à partir de celle-ci, qui se produisit vers les 1905 et 1906. Vint alors de Cornwall, en Ontario, un groupe de quatre ou cinq jeunes familles dont les chefs défrichèrent ce coin de la paroisse appelé quelquefois "le petit Cornwall". Malheureusement, les unes après les autres, ces familles ont quitté le pays et sont retournées à Cornwall. En 1925 il n'en restait plus qu'une: son rejeton est encore propriétaire mais ne cultive plus la terre paternelle qui est maintenant louée. Il semble que le principal motif de leur désertion fut l'éloignement des centres d'affaires.

Après ce rapide coup d'oeil sur la prise de possession des terres de la paroisse, il serait intéressant d'accorder un moment d'attention à l'établissement des colons sur leur ferme. En effet, en quel endroit de son lot chaque colon a-t-il construit sa maison et ses dépendances et quels sont les motifs qui l'ont dirigé? Encore là on reconnaît la coutume ancestrale ou la caractéristique nationale dans le choix du site pour l'érection de l'habitation.

Les Ecossais s'étaient établis surtout sur les coteaux de Mayerville et du côté de Station St-Albert.

Une particularité que l'on remarque aujourd'hui lorsque ces premiers bâtiments de ferme sont encore debout c'est qu'ils ne sont pas en bordure de la route, mais plutôt à mi-distance des deux extrémités du lot, qui mesure un mille de longueur. Rien d'étonnant à cela. Ce qui saute d'abord aux yeux c'est qu'ils sont bien au sec sur des coteaux; ce qui est bien logique et bien dans la coutume highlander. Il y avait également une raison d'ordre pratique: Lorsque les bâtiments de ferme sont au milieu du terrain le fermier n'a pas loin à parcourir pour aller travailler ses champs.

Si les fermiers se sont aujourd'hui rapprochés de la route, c'est peut-être qu'ils sont Canadiens-français et qu'ils aiment avoir leurs voisins à portée de vue... pour un brin de causette. Mais il y a en outre de multiples avantages, de nos jours, à demeurer près d'une route améliorée qu'accompagnent les services d'électricité et de téléphone. Il en coûte moins cher pour construire une ligne d'électricité de deux arpents, de la bordure de la route à la maison, que pour en construire une d'un demi-mille; ou encore il est moins onéreux de graveler un arpent de chemin privé que d'en graveler un demi-mille.

2. Mouvement de la population

Le mouvement de colonisation couvre une période d'un demi-siècle. La population atteint son point de saturation vers 1910 après quoi elle commence à décliner. Elle semble stabilisée au chiffre actuel. On voudra bien excuser la sécheresse d'une étude démographique dans une monographie à caractère historique; mais pour arides qu'ils soient les chiffres ont quand même leur importance.

Jusqu'en 1880 il n'existe pas de chiffres pour St-Albert distinctement du reste du canton. Cependant, il semble que le reste du canton était peu habité avant cette date, de sorte que les chiffres pour tout le canton s'appliqueraient surtout à St-Albert. Puis, après 1880, même si la population de la paroisse (assise sur un sol plus fertile) a moins fluctué que celle du reste du canton, elle a quand même été soumise à des influences semblables, à certains égards.

Sur une population globale de 200 âmes en 1851, on comptait 28 Canadiens-français, à peine une vingtaine d'Irlandais, une quarantaine d'Anglais, et le reste était composé d'Ecossais. (il ne semble pas que les Ecossais catholiques du Père A. Macdonnell - cf. p. 8 - y aient essaimé.) C'était un début satisfaisant, si l'on consi-

dère qu'en 1840 il s'y trouvait à peine quelques colons ou "squatters". De ces 200 habitants, 136 appartiennent à 26 familles, tandis que les 64 autres n'appartiennent à aucune famille du canton: caractéristique bien coloniale. Chez ces derniers il se trouve 57 hommes et seulement 7 femmes.

Tous ces colons habitent 13 "maisons à pièces" et 11 chantiers. Ces derniers expliquent la forte proportion de l'élément masculin. Si l'on tient compte du fait que ces 24 habitations doivent loger 200 personnes, nous arrivons au joli chiffre de neuf personnes sous chaque toit. Il est vrai qu'un chantier abrite souvent un plus grand nombre d'individus et, qu'au surplus, une jeune population vit moins à l'intérieur qu'une population plus âgée:- il n'y avait alors que 15 personnes au-dessus de 40 ans, et une seule au-dessus de 70 ans.

En 1850 nous voyons une petite poignée de Canadiens-français transplantée en terre ontarienne au milieu d'Anglo-Saxons trois fois plus nombreux qu'eux prendre solidement racine d'abord dans les terres basses, pour finir au bout d'une cinquantaine d'années par habiter plaines et coteaux.

Ce mouvement de migration des Canadiens-français vers Cambridge semble coincider avec un grand mouvement de migration des nôtres vers l'Ouest canadien et vers les Etats-Unis. Mgr Guigues, qui dirigea les destinées du diocèse d'Ottawa de 1848 à 1861, fonda le 3 septembre 1849, un mois après son sacre, une société de colonisation dont il fut le président. Cette société avait pour but d'attirer les colons dans le diocèse d'Ottawa en leur fournissant des renseignements, en intercédant pour eux auprès du gouvernement, etc. On affirme que "la colonisation fut la grande affaire de sa vie". Lors de son sacre il y avait un peu plus d'une vingtaine de Canadiens-français dans le canton; à sa mort en 1861 leur nombre s'élevait déjà à 346; donc, augmentation de 318 âmes - c'est-à-dire dans le rapport de 1 à 14. Or, au cours de la même décennie (1850-1860) le reste de la population n'avait augmenté que de 147 âmes.

Faudrait-il attribuer ce mouvement à l'activité de Mgr. Guigues? S'il est difficile de l'affirmer carrément, il serait téméraire de le nier catégoriquement. Si l'action de l'évêque ne semble pas dirigée sur Cambridge en particulier, elle a du moins instruit les habitants du comté des Deux-Montagnes sur les possibilités de colonisation, car c'est de cette région que sont venus les premiers Canadiens-français de St-Albert. En effet, les registres paroissiaux révèlent que la majorité des habitants

de cette paroisse vinrent de ce comté. Ce n'est que quinze à vingt ans plus tard que d'autres colons viendront de la région de Laprairie, et ceux-ci en moins grand nombre.

De 1860 à 1870 il semble y avoir eu accalmie dans le mouvement migratoire, quoique les nôtres viennent encore en tête de liste:- Ils sont au nombre de 100, d'une augmentation globale de 103 habitants. Si l'on tient compte de l'accroissement naturel on peut conclure que les Anglo-Saxons ont légèrement reculé. Chez les Canadiens-français il y avait encore augmentation, mais à un rythme amorti.

Par contre, la période suivante sera témoin d'une forte reprise du mouvement de colonisation. En effet, nous partons du chiffre de 449 Canadiens-français en 1870 pour atteindre un premier sommet de 1240 en 1880. Si l'on veut bien noter que le "boom" de Casselman ne date que de 1885, on peut affirmer avec assez de certitude que jusqu'à ce jour le mouvement de colonisation est circonscrit à la partie sud du canton, où se trouve aujourd'hui St-Albert. En 1880 St-Albert est en effet la seule paroisse du canton.

Comme nous le voyons, jusqu'ici le mouvement de la population de Cambridge s'applique surtout à St-Albert. Cependant, à partir de la construction du chemin de fer Canada-Atlantique en 1882, le mouvement de colonisation va se déplacer en faveur de Casselman et de South Indian (aujourd'hui Limoges) où passe ce chemin de fer. Quoi qu'il en soit, il n'est pas inutile, en faisant l'histoire de St-Albert, d'étudier quand même la colonisation de tout le canton jusqu'en 1941. En effet, comme le souligne le début du chapitre, les raisons qui ont provoqué certaines réactions dans le canton en général valent pour cette paroisse en particulier.

De 1880, c'est-à-dire deux ans avant la construction du chemin de fer, jusqu'à 1890, huit ans après, la population du canton passe de 1676 à 4113. C'est un bond prodigieux, attribuable en partie seulement au "boom" de Casselman dont la population ne dépassera le millier d'âmes qu'au recensement de 1941, alors qu'elle s'élèvera à 1021 âmes.

Depuis le recensement de 1901 la population de Casselman est dénombrée distinctement de la population globale du canton. Ceci permet de continuer l'étude du mouvement de la population rurale de Cambridge.

D'une population rurale de 3459 en 1901 il n'y a dans Cambridge que 2608 Canadiens-français. Par contre, lors du recensement de 1911, cette population atteindra le chiffre de 3836 âmes, dont 3549 sont des Canadiens-français. Nous reprenons donc la position ou proportion indiquée lors du recensement de 1860. Cette proportion ira toujours s'accentuant jusqu'au dernier recensement: celui de 1941.

Cependant, de 1911 à 1941, alors que la proportion des nôtres s'accroît dans le canton - toujours en omettant Casselman -, la population globale diminue constamment. En 1911 elle se chiffre à 3836 âmes (3549 Canadiens-français); elle baisse à 3426 (3258 Canadiens-français) en 1921; elle n'est plus que de 3082 âmes (2960 Canadiens-français) en 1931; et diminuera au chiffre de 2641 (2523 Canadiens-français) en 1941. Ce dernier total est inférieur de 1195 au total de la population rurale du canton de Cambridge lors du recensement de 1911.

Cette diminution est apparemment due à trois causes principales: La fin de la période de défrichement, la mécanisation des fermes, et l'abandon des terres peu productives. Les deux premières s'appliquent dans le cas de St-Albert qui avait 158 familles en 1890, 185 en 1906, et qui n'en avait plus que 172 en 1948. Au cours des premières années de la Colonisation, alors qu'il fallait défricher avant de pouvoir ensemencer, le colon sentait bien que la culture de cinquante acres de terre pouvait absorber tout son temps, surtout quand il s'agissait d'un jeune ménage qui s'établissait. C'est pourquoi il y avait souvent, en ce temps-là, autant de ménages que de lopins de terre de 50 acres. Aussi suffit-il de parcourir un peu la paroisse aujourd'hui pour remarquer que fréquemment deux granges occupent une même ferme de cent acres - une sur chaque section de 50 acres. Quelquefois aussi on y trouve une vieille maison inhabitée. Ceci trouve facilement une explication: Le premier de deux voisins qui s'est senti trop à l'étroit sur sa propriété l'a vendue à l'autre et a déguerpi. Si, à ce compte, le nombre des habitants n'a pas diminué de moitié, c'est que le cas que l'on vient de décrire ne s'est pas produit en même temps dans toutes les parties du canton. Le colon qui, manquant d'espace, laissait la Xe concession et allait s'établir dans la VIIe restait quand même dans le canton. Cette migration d'une concession à une autre s'est répétée aussi longtemps qu'il y a eu des terres à défricher.

La deuxième cause est analogue à la première. Alors que dans le premier cas une terre défrichée nécessitait moins de bras qu'une terre boisée, dans le

second cas la mécanisation de la ferme a diminué encore le besoin de bras pour mettre cette ferme en valeur. Mais ceci est de l'histoire contemporaine et fait partie d'un cycle qui n'est pas encore révolu. Aujourd'hui on tend à augmenter le rendement par acre, de sorte que la dépopulation pourrait être définitivement enrayée.

Enfin, la troisième cause de dépopulation ne vaut pas pour St-Albert. En effet, aucune ferme de cette paroisse n'a été abandonnée à cause de la pauvreté de son sol. C'est dans les paroisses de Lemieux et de Limoges et dans le nord de Casselman que la chose s'est produite et continue de se produire. Là on a défriché des terres un peu parce que le sol était léger et facile à travailler, pendant quelques années on les a exploitées avec un certain succès - parce qu'il s'agissait de terres neuves, mais on dut les abandonner plus tard parce que le fonds était trop pauvre. L'Etat rachète continuellement de ces terrains pour les aménager en pépinières provinciales.

On pourrait ajouter que la crise économique de 1930-1940 a provoqué chez nombre de fermiers la banque-route et, du même coup, la dépopulation. Ces banque-routiers devinrent presque toujours des citadins-chomeurs.

Si ces quelques considérations expliquent un peu l'accroissement et la diminution de la population, il serait aussi intéressant de considérer les changements dans la composition de la population.

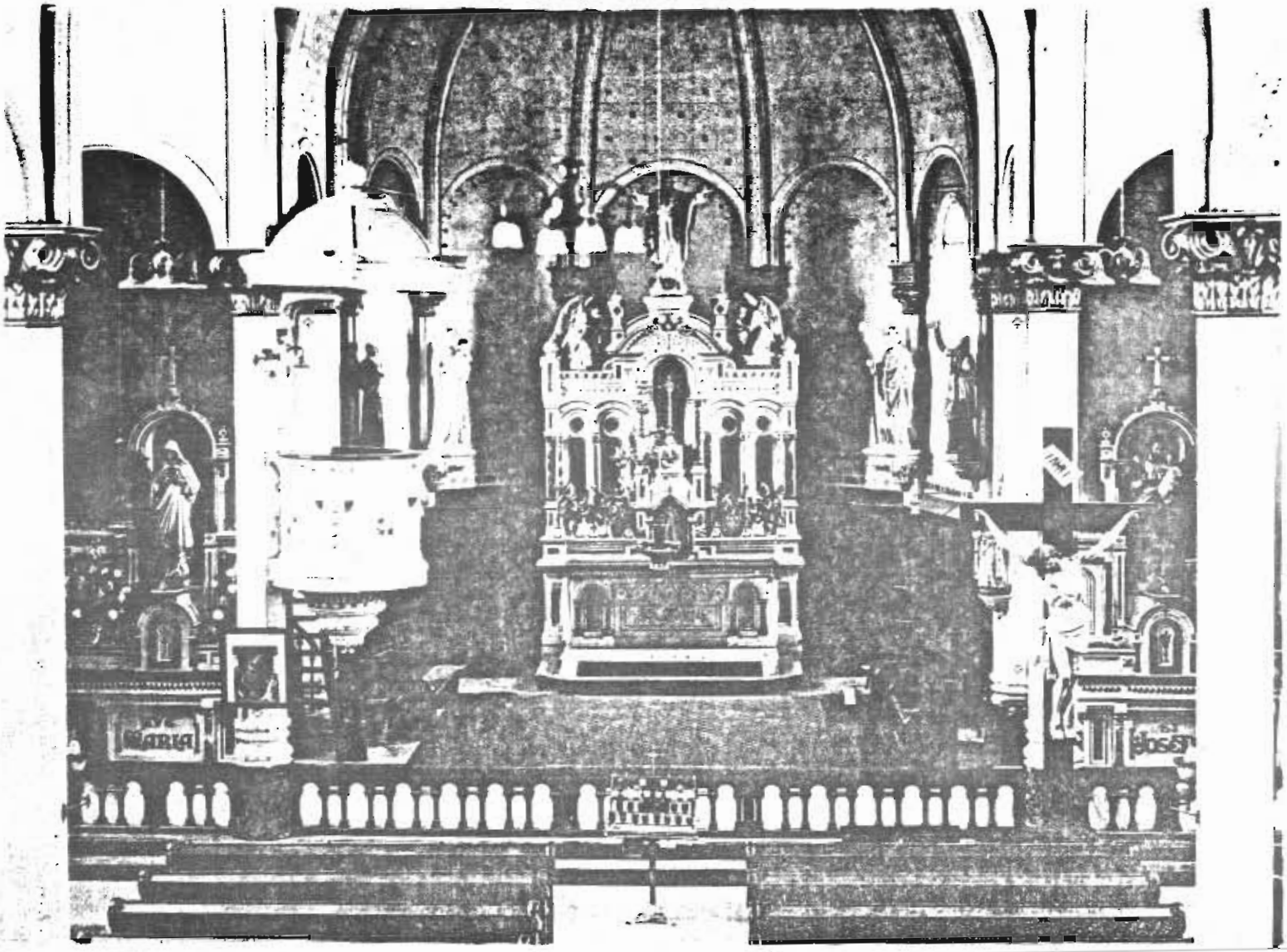
Si l'apport de certains renforts venus de l'extérieur du canton a grossi le nombre des Anglo-Saxons entre les années 1850 et 1890 (de 172 à 821), ce nombre diminue sans cesse de 1911 à 1941 (de 287 à 118). Il avait baissé d'environ 500 de 1890 à 1911. Nous ne pouvons donner plus de précisions sur cette période de 1890 à 1911 car le "boom" de Casselman et l'incorporation de cette localité en village au tournant du siècle rendent plus difficile l'analyse de la composition de la population. De plus, une telle étude n'offrirait un intérêt particulier que pour Casselman. Elle ne signifierait rien pour la partie rurale du canton dont St-Albert est la section la plus importante.

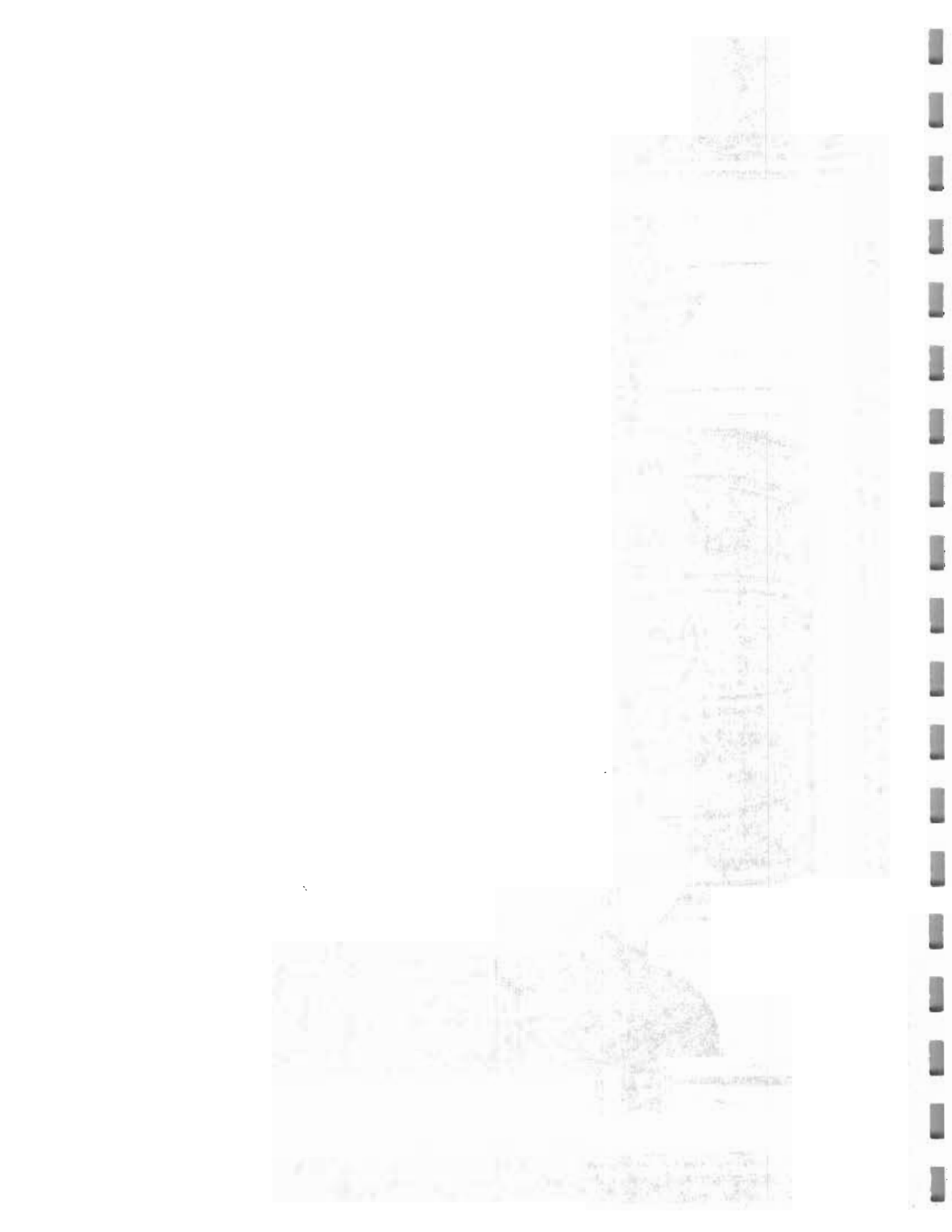
D'après l'Atlas Belden, on prévoyait vers 1880 qu'avant une dizaine d'années les Anglo-Saxons auraient perdu "la balance du pouvoir" (sic chez Belden) au profit de l'élément français. On remarquait que ce dernier élément contre-balançait déjà l'influence politique anglo-

saxonne. Cette préoccupation devait alors revêtir un sens très aigu chez les Anglo-Saxons du canton, première victimes de cette inondation. Ce doit être à ce moment qu'ils commencèrent à partir pour de bon car dès la fondation de la paroisse, en 1878, les écoles publiques recevaient des élèves de langue française dans la proportion de 80 p. 100. Et en 1900 il restait à peine une soixantaine d'Anglo-Saxons dans la paroisse.

On a été témoin dans ce canton, et dans cette paroisse, des mêmes mouvements de population observés dans les Cantons de l'Est et ailleurs: Le Canadien-français achète la terre que ne veut plus cultiver le fils unique de l'Anglo-Saxon. C'est un phénomène que l'on remarque encore dans les cantons situés au sud de St-Albert. Il se trouve des fils de St-Albert établis en des endroits aussi éloignés de leur paroisse natale que Finch et Winchester.

Maintenant que nous avons vu les colons s'établir à St-Albert, voyons-les aux prises avec la nature. Et d'abord voyons-les au cours des pages qui suivent se frayer littéralement un chemin à la hache dans l'hinterland.


MARIA
JOSEF



CHAPITRE III

SON DEVELOPPEMENT MATERIEL

1. Le réseau routier

En 1850 on ne se rendait pas en pays de colonisation par de grandes voies nivelées au bulldozer comme celles d'aujourd'hui, car le percement de routes ne précédait pas l'arrivée du défricheur. A l'égal de leurs contemporains, les colons de St-Albert durent se frayer tant bien que mal un chemin à travers la forêt.

Comme il existe déjà des routes jusqu'aux sites des villages actuels de Crysler et de Moose-Creek, c'est par le sud qu'on pourra plus facilement atteindre la "terre promise". On voit tout de suite les endroits qu'on atteindra d'abord: Les coteaux de Station St-Albert, par Crysler, et ceux de Mayerville, par Moose-Creek. Les distances qu'il a fallu parcourir en forêt vierge varient entre un mille et demi et trois milles et demi.

On a dû profiter de l'hiver pour venir "faire chantier", après quoi on est revenu en été pour défricher un petit lopin de terre. Le bûcheron aménageait alors sa cabane d'une façon un peu plus soignée afin d'en faire sa demeure permanente. Les pistes tracées au cours de l'hiver deviennent en été des sentiers battus qu'on utilisera jusqu'à l'ouverture de routes municipales. On accomplira progressivement ce travail et on ne le terminera que vers la fin du XIXe siècle.

Cependant, le premier sentier qui a traversé la paroisse de St-Albert semble antérieur à ceux qu'ont tracé les colons. Lorsque Martin Casselman établit sa scierie près des High Falls (aujourd'hui Casselman) sur les bords de la rivière Nation en 1844, il dut s'ouvrir une route à travers bois entre Crysler et son établissement afin de pouvoir transporter son matériel. Cette route longeait la rive à une distance qu'il est presque impossible aujourd'hui de préciser. Mais bientôt la route ouverte par les Casselman et les sentiers de colons ne font plus qu'un. Le parcours n'est plus Crysler-Casselman (ou High-Falls), mais Berwick-Casselman, en passant par Mayerville. - Voir la carte intercalée. - Cette route reliait Berwick à Glenpayne par le tracé géométrique que nous connaissons aujourd'hui. De là elle suivait les sentiers capricieux des pionniers. Elle pointait franc nord pour entrer dans le canton de Cambridge au milieu du lot 15 (propriété de J. Ferguson),

et continuait tout droit sur quelques arpents pour tourner ensuite au nord-est à travers les lots 14 (propriété de James Benton), 13 (propriété d'A. McKinnon) et le lot 12 qu'elle coupait en deux parties égales. A cet endroit elle tournait à gauche vers le nord entre les lots 11 et 12 (propriétés de MM. Cameron et McRae) et se dirigeait droit sur la ligne de partage des Xe et IXe concessions. A quelques arpents de ladite ligne la route obliquait vers l'est pour atteindre cette ligne sur le milieu du lot 11, au nord. De là elle se poursuivait par Mayerville jusqu'à Casselman comme elle le fait aujourd'hui.

Il est à remarquer que dans son parcours capricieux de Glenpayne à Mayerville, cette route suit les hauteurs afin d'éviter les malencontreux marais d'alors. Tandis que l'altitude moyenne de la paroisse n'est que de 200 pieds, cette section de route suivait un terrain d'une altitude de 225 pieds et traversait, dans le sens de la longueur, deux coteaux de 250 pieds d'altitude au milieu de la Xe concession. Du lot 15 un tronçon de cette route continuait vers le nord entre les terres qui appartinrent à Moïse Scheffer et Pierre Paquette, pour atteindre le coteau qui chevauche les lots 16, sur la Xe concession, et 15 sur la IXe, et continuait vers la VIIIe concession.

L'ouverture des routes municipales dans le canton de Cambridge semble avoir été lente. Serait-ce à cause de la pauvreté de la population ou de son manque d'initiative, ou encore à cause de l'aspect peu prometteur du terrain. Aussi tard qu'au recensement de 1861, M. James Benton, énumérateur, se plaint des difficultés à accomplir son travail parce que "les colons sont dans les bois et qu'il n'y a pas de routes" qui conduisent à leur demeure.

Ouvrons ici une parenthèse pour une explication des noms donnés aux rangs de la paroisse. Ce sera en même temps l'occasion d'adopter une nomenclature qui permettra de distinguer plus facilement entre <u>concessions</u> et <u>rangs</u> (ou routes) qui séparent ces concessions.

Les premiers colons s'établirent sur l'extrémité sud des lots de la Xe concession et prirent l'habitude de dire qu'ils demeuraient "sur la dix" (entendons: la dixième concession). Bientôt ce nom fut donné à la route ouverte plus tard sur l'extrémité sud de cette concession. Poussant plus à l'intérieur, d'autre colons s'établirent

sur l'extrémité sud de la IXe concession, et la route qui passa à leur porte s'appela "la neuf". Les habitants de la VIIIe concession, établis au sud de celle-ci, occupaient "la huit", et ainsi de suite. C'est l'appellation encore en usage de nos jours.

Or, imitant le curé d'Embrun, M. Adrien Gauthier - curé de St-Albert de 1885 à 1898 - proposa un nom pour chacun des rangs. Mais, contrairement aux gens d'Embrun, les paroissiens de St-Albert n'ont pas adopté cette appellation commode. Qu'il soit permis de ressusciter ces noms et de nous en servir dans ce travail:-

On ignore si M. Gauthier avait donné un nom à la route-frontière entre les cantons de Cambridge et de Finch. La route entre les IXe et Xe concessions avait reçu le nom de Rang St-Albert: St-Albert-est et St-Albert-ouest selon qu'il s'agit la section à l'est ou de la section à l'ouest de la rivière Nation. La route entre les VIIIe et IXe concessions s'appelait Rang St-Adrien, est et ouest; et la route entre les VIIe et VIIIe concessions à l'ouest de la Nation fut nommé Rang St-Théophile par le curé d'Embrun. L'extrémité ouest de ce rang se trouve en effet dans la paroisse d'Embrun et le curé de St-Albert n'a fait qu'adopter le nom déjà choisi par le curé de la paroisse voisine.

La route du Rang St-Albert-est et la montée qui va du village vers Crysler auraient été ouvertes entre 1870 et 1875; la route du Rang St-Adrien-est et la montée qui va de celle-ci au village de St-Albert l'auraient été vers 1878. On placerait vers 1888 l'ouverture du Rang St-Adrien-ouest qui couvrait alors une distance d'environ un mille. C'est à la même époque qu'aurait été ouverte la première montée qui traverse la IXe concession à l'ouest de la Nation.

La section du Rang St-Albert-ouest comprise entre la montée susmentionnée et la deuxième montée plus à l'ouest tarda à être ouverte à cause de la nature marécageuse du sol. .Ce n'est qu'après la construction du premier pont de bois sur la Nation en 1881 que cette route sera ouverte complètement, sur les instances de M. le curé Philion, par M. Joseph Pagé alors conseiller municipal.

Les autre routes furent ouvertes à un rythme plus rapide, et au début du XXe siècle, tout le travail était terminé.

On nous rapporte qu'au cours des années qui suivirent l'ouverture de ces routes construites quelquefois en plein marais, on dut paver ces mêmes routes de longues billes transversales afin de pouvoir passer sans y embourber voitures ou chevaux dans la glaise détrempée. Après le

déboisement, il fut plus facile d'égoutter le terrain, mais il faudra attendre l'avènement des route gravelées pour pouvoir circuler à l'aise en tout temps de l'année.

Et pour compléter cette étude des routes, donnons quelques explications au sujet des ponts construits sur la Nation - le Pont du village - et au sujet du bac qui l'a précédé.

La rivière Nation qui divise la paroisse en deux a servi et sert encore souvent de route pendant l'hiver. Bien protégée qu'elle est par ses berges élevées contre les poudreries et les bancs de neige, elle offrait un excellent moyen d'effectuer le transport en traîneaux. Il est encore fréquent de voir des gens transporter des charges à Casselman ou à Crysler en passant sur la glace. La chose se pratique un peu moins depuis quelques années, les voies principales étant déblayées par les chasse-neiges l'hiver durant. La surface gelée de la rivière a également servi de piste de courses pour des chevaux attelés à de légers traîneaux, de patinoires à bon marché pour les bambins et de source d'approvisionnement pour les glacières. Or, la rivière offre ses avantages en été comme en hiver puisqu'elle est essentielle au drainage des terres et qu'elle a servi jadis au flottage du bois. Mais en été elle a présenté un inconvénient: Obstacle au déplacement.

Le premier moyen de communication entre les deux rives fut un bac qu'on y installa vers les 1875. Comme il n'y avait pas tellement de voitures ou de personnes à transborder, ce bac servit également à des fins secondaires, comme celles de lavoir pour les aieules qui allaient y dessuinter la laine de leurs moutons. Il devait exister jusqu'à la construction du premier pont, soit cinq ou six années. L'arrivée du premier curé, qui allait donner une formidable poussée au développement de St-Albert, devait provoquer la disparition de ce bac et des scènes idylliques de ses lavandières.

La tradition nous dit en effet que c'est le premier curé, M. Albert Philion, qui a poussé à la construction du premier pont au cours de l'hiver 1880-1881. Voici comment il en fait part à Mgr Duhamel dans une lettre du 25 octobre 1880: "Si nous voulons avoir un pont à St-Albert à présent que l'argent est voté, il va me falloir m'en charger en grande partie. Je vais tout à l'heure chez le Reeve M. Castleman pour en conférer avec lui.

Construit de bois, ce pont reposait sur des piliers de cèdre chargés de pierres, et était protégé par un brise-glace dressé à une dizaine de pieds en amont. Il fut terminé le ler mars 1881.

Ce premier pont ne devait pas servir plus de quatre années. Bâti trop près de l'eau, il fut emporté par les glaces en avril 1885: l'eau s'étant élevée cette année-là à dix-huit pieds au-dessus du niveau moyen. L'année précédente on avait constaté que le pilier central penchait dangeureusement et M. André Roy avait été chargé de l'enchaîner au brise-glace. - M. Wilfrid Lamoureux l'aida dans ce travail. - Mais ce fut peine perdue.

Dès le matin de la catastrophe, qui se produisit un dimanche, comme on se rendait bien compte que le fort courant et la glace menaçaient le pont dangereusement, M. le Curé dit une messe basse et dépêcha ses hommes sur la rive afin de tenter l'impossible pour éviter le désastre. On fixa au pont des câbles qu'on maintint de la rive, mais rien n'y fit. Tout ce qu'on réussit à faire fut de tirer le pont sur la rive droite lorsque les flôts l'eurent arraché de ses assises.

On se remit aussitôt à l'oeuvre pour construire un deuxième pont, encore de bois, mais sur des pilliers plus élevés cette fois. On organisa une quête en vue d'une contribution privée pour hâter la reconstruction. Dès le 21 avril 1885 on avait recueilli $150. Le même jour M. le curé Philion écrivait au gouvernement d'Ontario afin d'obtenir du secours. Il parlait d'organiser aussi une loterie au bénéfice de cette entreprise. On ne sait si ce dernier projet a été mis à exécution. Cependant, la construction du nouveau pont devait être passablement avancée, sinon terminée, lorsque M. Philion fut nommé curé d'Embrun en fin de septembre 1885.

Le contrat pour la construction de ce nouveau pont avait été adjugé à MM. Lapointe dit Godard, de Lafrenière, et Faulkner qui tenait magasin sur la petite rue du village, c'est-à-dire celle qui se dirige vers le sud. - M. Faulkner aurait fait faillite à la suite de ce contrat.

On mentionne également l'existence d'un pont flottant fabriqué de simples troncs d'arbres recouverts de madriers. On ne sait au juste s'il exista avant la construction du premier pont, ou pendant la construction du deuxième qui s'effectua en été. Il est probable que ce fut pendant la construction du deuxième pont.

Le triste sort du premier pont avait servi de rude leçon. Aussi le deuxième fut-il construit de façon à résister aux assauts de la débâcle. Son existence se prolongea pendant plus d'une quinzaine d'années. C'est en effet en 1901 qu'il fut remplacé et, cette fois-ci, par un pont de fer. Voici ce qui est consigné dans le "Livre des délibérations de la paroisse de St-Albert-de-Cambridge" au sujet de ce pont de fer:

> "Le jour de la fête du Patronage de la T. Ste-Vierge (27 octobre 1901)... à l'issue de la messe paroissiale à St. Albert, nous, curé (Lyonnais) avons bénit avec les cérémonies prescrites un pont de fer construit sur la Rivière Nation, près du village de St-Albert, par la Compagnie des Ponts de Hamilton. Ce pont mesure 205 pieds de long sur 16 pieds de large et 45 pieds de haut, et a coûté au delà de $9000. L'ingénieur fut Mr. James Lewis. Mr. Morris Chaever était alors reeve du township de Cambridge... Nous avons adressé quelques paroles pieuses sur le pont avant la bénédiction, au nombreux peuple assistant.
>
> (signé) Lyonnais, ptre."

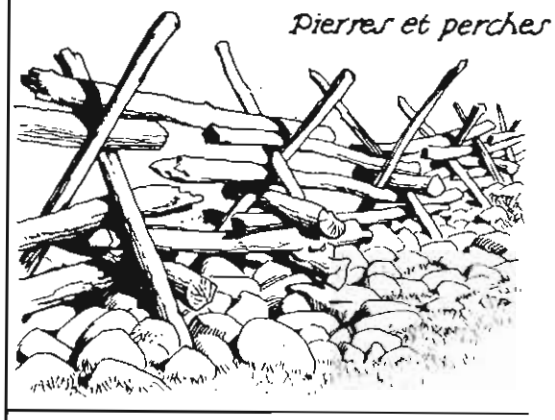
En 1928 ce pont fut jugé inadéquat pour les besoins d'une route adoptée par le comté. Il fut donc remplacé par un autre pont de fer qui existe encore aujourd'hui. Ce dernier fut construit pendant l'été, ce qui rendit encore une fois nécessaire dans l'intervalle l'utilisation d'un bac. (Le traversier était un monsieur Quenneville.)

Lors de la construction de ce dernier pont on abaissa les piliers de l'épaisseur d'une pierre. (Les pierres enlevées gisent toujours dans la glaise sur le bord de l'eau.) C'est qu'en effet les piliers du premier pont de fer étaient démesurément élevés.

Ce pont fut inauguré un samedi soir, à la fin d'août. M. le curé Chénier y conduisit le premier son automobile.

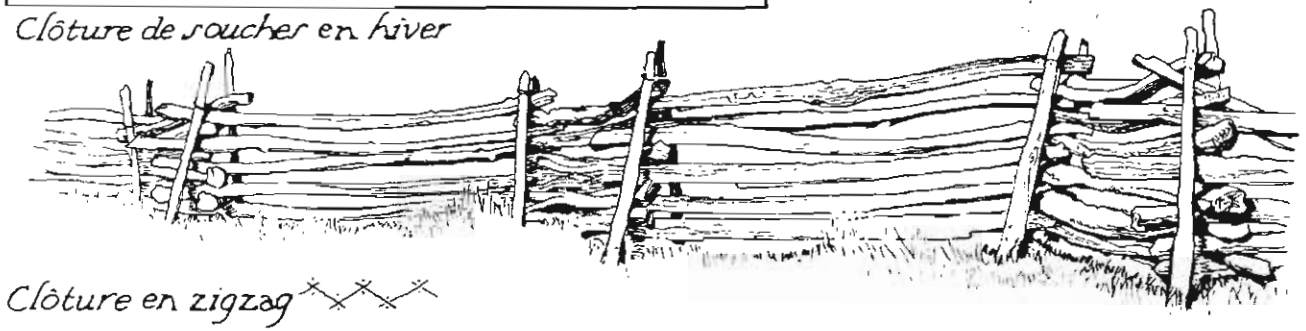
La construction des routes et des ponts fut provoquée par les besoins urgents de voirie pour écouler les produits de St-Albert. Voyons maintenant ce qu'a été cette production.

CLÔTURES DES COLONS



Pierres et perches

Clôture de soucher en hiver



Clôture en zigzag

2. Les industries

Comme bien l'on pense, l'industrie forestière fut la première à se développer dans le canton. Il ne fait pas de doute qu'avant la venue de l'homme blanc les Peaux-Rouges y ont fait la chasse et la pêche, mais d'exploitation systématique il ne fut jamais question chez eux.

Nous avons vu, au chapitre précédent, comment Martin Casselman avait tenté de se porter acquéreur de terrain dans Cambridge en 1830, et qu'il avait renoncé à ce projet devant les condition exorbitantes qu'on lui avait posées. Ce n'est qu'en 1843 qu'il réussira à acheter du terrain. Il établira sa scierie sur la rive gauche de la Nation, près des High Falls, où se trouve aujourd'hui le barrage du village de Casselman. C'était un endroit bien situé en aval des rivières Castor et Petit Castor qui présentaient un moyen tout désigné pour faire flotter le bois à la scierie. De plus, juste au bas des "petites chutes", il se trouve une petite baie très commode pour construire les "cages de bois" qui seront dirigées ver la rivière Ottawa avant la construction du chemin de fer Canada-Atlantique.

Voici ce qu'on trouve dans le Belden's Atlas au sujet de Casselman (ces lignes sont basées sur le journal de Martin Casselman):

> "The date of Mr. Casselman's original advent upon this scene was 1830... On the occasion referred to, he proceeded down the Nation, built a little hut on the right bank of that stream, just opposite the present residence of Mr. J. Saxon Castleman, whence he sallied forth in a series of exploring expeditions into the neighboring fastnesses; but being unable to arrange satisfactory terms of purchase, he deferred his location in this locality until 1843.
>
> ...Mr. Casselman purchased a tract of 1,000 acres from the Jessups, on either side of the Nation, now occupied by him. Here he went to work with about forty men, constructing a dam across the river, and building a saw mill, in which, in 1844 and succeeding years, he sawed large quantities of lumber from pine cut off his own and surrounding land. The process of transporting the requisite machinery was laborious and painful, and briefly as follows: Drawing in waggons from the "front",

as the St. Lawrence posts were called, through the abominable wood trails which then passed for highways, to the bank of the Nation at Chrysler, in Finch Township, thence down the river named to the mill in or rather on such craft as could be extemporized to hold the machinery and run the river, having to "portage" around the High Falls. The depot of supplies being still for many years at the "front", the system of communication with Casselman's mill was to take a waggon on a large curve up the river to Chrysler, about ten mines, leading the horses in single file through the woods to the point indicated, whence to the St. Lawrence and the return trip was made in the ordinary way - the same river experience being repeated on the return trip from Chrysler."

Sur les traces de M. Casselman viendront des colons qui s'établiront sur les premières concessions sud du canton et qui cumuleront les métiers de bûcheron et d'agriculteur. Leur mode de vie était assez simple. La répartition des jours de travail chez eux est facile à établir: bûcherons en hiver, défricheurs en été, chasseurs ou pêcheurs quand la saison le permet, et artisans les jours de pluie ou de mauvais temps.

En effet, de solides bûcherons trouvent toujours à louer leurs bras en hiver. En été il fallait bien défricher son lot et ensemencer avoine pour le bétail, lin pour le vêtement et blé pour l'alimenation. En tout temps la chasse et la pêche sont d'un sérieux appoint pour l'alimentation. Enfin, la tonte des moutons, le tannage du cuir, la fabrication de "souliers de boeuf" ou de chandelles de suif, etc., sont des travaux qu'on réserve pour les jours où la température inclémente ne permet pas de travailler à l'extérieur.

L'artisanat était nécessairement à l'honneur, et pour une raison majeure: c'est qu'on n'avait pas le sou pour acheter des articles manufacturés. En effet, les premiers colons étaient très pauvres. On semait du lin qu'on brayait chez-soi, et qu'ensuite on tissait. Cette étoffe était rude au début, mais après quelques lavages elle s'adoucissait. Et puis les anciens nous assurent que c'était presque inusable. Très souvent les hommes se faisaient eux aussi tisserands. Et c'étaient eux qui tanaient le cuir et fabriquaient les "souliers de boeuf"!

Cependant, la majorité d'entre eux font vite de l'agriculture leur principale occupation, comme le révèle

le recensement de 1861. En cette année, il y a dans le canton 58 exploitants agricoles dont la majorité se trouve dans les limites de la paroisse actuelle de St-Albert. Ces exploitants, avec leur famille, cultivent 1980 acres de terre, dont 1068 sont ensemencés et 909 en pâturage. Fait regrettable cependant, il n'y a que trois acres en jardins ou en vergers. Ces fermes nourrissent déjà 710 bêtes à cornes, 75 chevaux, 140 moutons, etc. Il est encore trop tôt pour qu'il y ait des fromageries, aussi on ne produit que 654 livres de fromage domestique, contre 5452 livres de beurre de ferme. On enregistre aussi une production de 6000 livres de boeuf, et de 15,200 livres de porc qu'on vend en tonneaux de 200 livres.

Comme on est au temps des belles forêts, la production du sucre d'érable est abondante: soit 3920 livres en 1861. Cette production n'était plus que de 2025 livres en 1871. Elle a beaucoup baissé depuis. Alors, plus qu'aujourd'hui, les érablières se trouvaient concentrées dans Mayerville et dans St-Albert-ouest.

Sucre d'érable, viandes et beurre sont des denrées qu'il fallait aller vendre à Moulinette, sur le bord du St-Laurent, soit à une quarantaine de milles. On s'y rendait, en charette en été, et en hiver le plus souvent car les traîneaux étaient plus faciles à tirer que les charettes. Comme on faisait le trajet aller et retour dans la même journée afin d'éviter les frais d'hôtel, on devait nécessairement partir avant le jour pour revenir la nuit tombée.

Etant donné le régime alimentaire d'alors, on peut supposer que les 1072 boisseaux de pois et les 2973 boisseaux de blé produits en l'année 1861 sont destinés, en grande partie, à la consommation locale.

Si à cette époque, où la population est plutôt concentrée dans St-Albert, les ventes sont plutôt restreintes, les achats ont dû l'être également. En tenant compte de la frugalité de ces gens et de la modicité de leur revenu, on peut supposer que leurs achats de produits manufacturés ont dû se limiter à la ferronnerie, l'épicerie et quelques produits pharmaceutiques.

Pour qui avait le capital nécessaire à l'établissement d'une scierie et à l'organisation du flottage du bois sur la rivière Nation, l'exploitation forestière était profitable; mais seuls les Casselmans purent se

lancer dans ce genre d'entreprise.

Comme l'exploitation forestière nécessitait, avant l'avènement du chemin de fer, la pénible opération du flottage du bois, on devisa d'un autre moyen d'utiliser cette matière première. La production de la potasse avec de la cendre de bois franc s'avéra plus pratique pour le petit exploitant forestier.

Vers 1865, vinrent s'établir sur le lot 15 de la VIIIe concession, MM. Xavier, Joseph et Gilbert Quesnel qui fabriquèrent ainsi de la potasse pendant une dizaine d'années.

Voici à peu près comment ils s'y prenaient:

On choisissait un endroit où il y avait de gros arbres, surtout des frênes et des ormes, pour y bâtir un bûcher. D'abord on entrecroisait à la base du bûcher un certain nombre d'épinettes sèches pour la ventilation. Là-dessus on abattait les gros arbres qui se trouvaient autour, puis on continuait d'y empiler autant d'arbres qu'il était possible, et ensuite on mettait le feu à cet amas. Comme le bois était vert en très grande partie, le bûcher brûlait lentement, pendant plusieurs jours. Quand tout était consumé, on ramassait la cendre qu'on déposait dans la "lessivoire". Celle-ci était une espèce d'entonnoir d'environ cinq pieds de hauteur et d'un diamètre égal. Elle se terminait au bas par une ouverture d'environ un pied carré où l'on installait une passoire ou filtre rudimentaire: c'était un treillis de pièces de cèdre d'environ un pouce carré par un pied de longueur sur lequel on déposait de six à huit pouces de paille. Sur ce filtre on déposait ensuite dans l'entonnoir, la cendre qu'on arrosait de quelques seaux d'eau à toutes les deux ou trois heures - la nuit comme le jour. La lessive s'égouttait à travers le filtre dans un récipient en bois de pin d'environ un pied et demi de large par douze pieds de long, creusé dans un tronc d'arbre à la façon d'une auge. Lorsque l'écoulement de la lessive était terminée, on la déposait dans de grandes chaudières de fonte d'environ six pieds de diamètre par quatre pieds de profondeur, dans lesquelles on la faisait chauffer et concentrer par évaporation comme on le fait pour confectionner du sucre d'érable. Cette dernière opération donnait une potasse qui avait la couleur et la consistance du sucre d'érable

un peu mou. Ce produit était livré a Moulinette pour exportation en Bas-Canada.

M. Charles Gratton qui s'établit sur le lot 21, dans la IXe concession, succéda à MM. Quesnel dans la production de la potasse vers 1885. Il consomma d'abord du bois de sa terre, mais comme c'était une matière première qui commençait à prendre un peu plus de valeur, M. Gratton décida d'acheter, à raison d'une couple de cents le minot, la cendre de bois franc produite par les cultivateurs pour le chauffage des habitations. Il commença par fabriquer la potasse au grand air, mais comme une pluie intempestive pouvait ruiner toute une provision de cendre, il finit par se construire une potassrie afin de travailler à l'abris. Il semble que son établissement n'ait pas duré dix ans.

Parmi les produits forestiers ouvrés de valeur marchande et de fabrication facile, c'est-à-dire dont la fabrication n'exigeait pas d'habileté particulière, nous relevons les traverses ou "dormants" de chemin de fer, les gaules pour supporter les tiges de houblon, les tringles de bois de frêne pour fabriquer les cercles de tonneaux, enfin tous articles quasi entièrement de bois, qu'on allait vendre à Moulinette d'abord, puis à Wales après la construction du chemin de fer qui dessert cet endroit. On fabriquait aussi, avec de l'épinette rouge, des "courbes" pour les carênes des navires qui, en ce temps-là, étaient de bois. On utilisait des souches d'épinettes coupées haut à cette fin. On choisissait des racines convenablement courbées qu'on détachait, pour ne pas briser le fil du bois, avec les sections de la souche qui les prolongeaient. Ces racines étaient dégrossies tout simplement, et vendues à l'entrepreneur en construction maritime qui finissait les pièces selon son besoin.

Enfin, on fabriquait de la chaux pour la consommation locale. Il est intéressant de noter que lors de la construction de la première église et du premier presbytère les paroissiens fournirent, en plus du bois et de la pierre, toute la chaux nécessaire à la maçonnerie.

La seule grande industrie du canton, à part l'exploitation forestière d'il y a trois quarts de siècle et plus, est l'agriculture. Mais avant d'aborder ce dernier sujet qui est plutôt contemporain, il convient d'accorder quelque attention à la petite industrie et à quelques artisans d'autrefois.

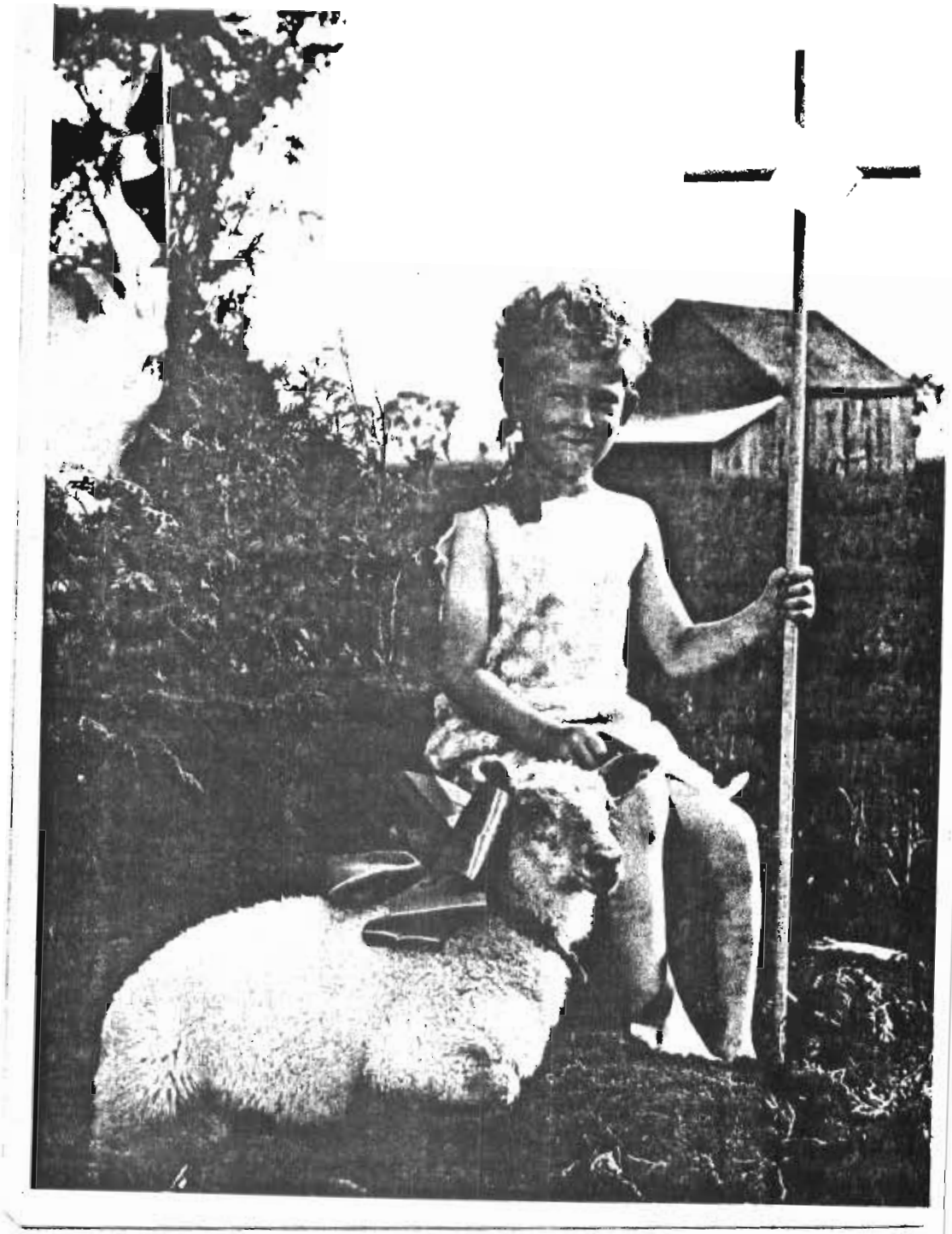
Ainsi, il y avait des tonneliers, comme les Laflèche (Moïse, Joseph, Napoléon) qui, dans le Rang St-Adrien-est, fabriquaient vers1873 non seulement des tonneaux, mais aussi des cuves, des tinettes de diverses dimensions pour recevoir le beurre, et même des barattes. Vers la même époque M. Louis Lafrance, établi sur la Xe concession, à l'extrémité sud, près de la rive ouest de la Nation, fabriquaient des bardeaux à la plane. Il fallait une patience de bénédictin pour fabriquer ainsi des bardeaux; mais aussi quel produit! On nous en montrait encore en ces dernières années qui avaient résisté aux intempéries et offraient encore une surface imperméable. Le secret de cette durée est facile à expliquer: le bois plané avec sa surface lisse retient moins l'eau que le bois scié et donc résiste mieux.

Naturellement, il y eut aussi des menuisiers. Les Fortunat Bélanger, André Roy, Auguste Lapointe at Azarie Chartrand, qui de 1890 à 1898 sont tous portés aux registres paroissiaux comme "emplacitaires" (lisons: propriétaires) et menuisiers dans le village de St-Albert ne furent sans doute pas les premiers à exercer ce métier dans la paroisse. Si le nombre des menuisiers d'alors nous semble aujourd'hui considérable, c'est qu'à cette époque l'absence de machines devait être compensée par la main-d'oeuvre.

En 1890, aux mêmes registres, nous trouvons un cordonnier de 23 ans, Joseph Bélanger, peut-être le premier cordonnier de l'endroit ou, du moins, un des premiers. C'est en tous cas une indication que le "soulier de boeuf" cède graduellement la place à la chaussure de confection qu'on doit faire réparer par un homme du métier.

La première boutique de forgeron du village a été bâtie par M. Léonard Lafleur en mai 1879. Puis en 1882, débute une autre petite industrie locale: la scierie à vapeur d'un nommé Leduc. Elle était sise sur le flanc de la petite coulée derrière le cimetière paroissial. Elle fonctionna pendant huit ans. En 1890, après qu'elle fut devenue la propriété de J. Bte Martin, elle fut détruite par le feu un samedi soir d'été.

Avec la construction de la fromagerie du village vers 1886 commence une nouvelle phase de l'économie rurale de St-Albert et de la région; nous entrons dans l'ère de la production laitière et des produits connexes. C'est alors que les fermes de la paroisse vont commencer à donner leur plein rendement et s'avéreront les piliers de l'économie locale.



Petit St-Jean-Baptiste (Roger Adam, 6 ans)
24 juin, 1958

Construite par M. Damase Meilleur, la fromagerie fut pendant plusieurs années la seule qui existât dans un rayon de sept ou huit milles. On y a fabriqué du fromage jusqu'à l'hiver de 1950 alors qu'elle a été remplacée par une beurrerie-fromagerie très moderne.

Avec la fabrication du fromage cheddar c'est une ère nouvelle pour l'économie de la région. Les cultivateurs concentrent leur activité sur la culture mixte, sans doute, mais la production laitière aura la première place; surtout lorsque dans les villes il n'y aura plus de marché pour le foin.

C'est qu'en effet pendant plusieurs années les cultivateurs de la région ont vendu d'énormes quantités de foin pour l'alimentation des chevaux dans les villes. Mais comme la ville la plus rapprochée se trouve tout de même à une quarantaine de milles, ce n'est qu'après la construction du premier chemin de fer de la région - Canada-Atlantic en 1882 - que cette production pourra se développer pleinement à cause des moyens de transport rendus plus faciles. Jusqu'à la fin de la Grande Guerre de 1914-1918 la production du foin venait en deuxième place, après la production laitière. Des commerçants venaient acheter le foin que les cultivateurs avaient mis en balles. Le vendeur s'engageait alors à le charger sur le wagon de chemin de fer, soit à Casselman, soit à Cambridge, après la construction du New York Central en 1897, ou encore à Station St-Albert après construction d'une station à cet endroit en 1925.

L'adoption dans les villes du camion automobile en remplacement de la voiture hippomobile mit graduellement fin à la production de foin pour la vente en nature. De 1920 à 1930 la demande de cette denrée diminue progressivement et la crise économique donne le coup de grâce à une production qui s'avérait de plus en plus surannée. Aujourd'hui la production agricole est entièrement consommée par le bétail sur la ferme même, si on excepte les surplus imprévisibles de fourrage qui vont combler les disettes de cette denrée en d'autres districts.

L'établissement de fromageries dans le reste de la paroisse au tournant du siècle favorisera le développement de l'industrie laitière. Pendant l'été on fabriquera du fromage, et pendant l'hiver on fabriquera du beurre de ferme ou bien on expédiera la crème aux crémeries de la ville.

L'établissement d'une beurrerie à Casselman vers 1927 et la cueillette de la crème à domicile changera cette coutume: on ne fabriquera plus de beurre à la ferme, et on expédiera plus rarement de la crème à la ville.

L'ouverture d'une crémerie par un nommé Smith à Station St-Albert en 1929 et la cueillette du lait à domicile furent des expériences nouvelles dans l'industrie laitière de l'endroit. La crème qu'il y obtenait était expédiée à une maison américaine par le New York Central. Cette maison faisait inspecter tous les troupeaux laitiers qui alimentaient la crémerie. C'était une inspection assez sommaire: elle se limitait à prendre la température de l'animal et à examiner les trayons. Toutefois, on était sévère quant au traitement du lait et des ustensils. Cette crémerie ne vendit son produit aux Américains que pendant une couple d'étés et fut vite convertie en fromagerie.

Les exigences sanitaires du consommateur américain avaient cependant préparé les cultivateurs à accepter d'autres mesures encore plus draconiennes imposées par leurs gouvernants. Des mesures comme l'épreuve de la tuberculose en 1934-1935, le prix du lait déterminé par sa qualité, sa propreté, en plus de sa teneur en gras de beurre, etc., ne soulevèrent aucun tollé. Il fut parfois difficile, au début, de faire admettre au fermier que les réglements de l'Etat visant à la standardisation de la qualité de son produit étaient à son avantage en ce qu'ils lui assuraient de meilleurs prix et un marché de choix. Mais le producteur de St-Albert a maintenant fait siennes ces idées et il va de l'avant sans attendre qu'on le pousse par les épaules. Le mouvement coopératif en est un exemple.

C'est vers 1900 qu'on organisa pour la première fois sur une base coopérative l'écoulement de marchandises. Le premier genre d'opération coopérative fut l'expédition en commun à Montréal d'animaux vivants. Les premiers résultats furent jugés satisfaisants. Le mouvement fut activé par M. Louis Laplante qui s'y dépensa jusqu'au temps où, devenu gérant pour le service du foin à la Coopérative Fédérée du Québec, il partit pour Montréal. Après le départ de M. Laplante, vers 1925, le mouvement végéta pour un temps et, faute d'organisation pour tenir les gens liés par contrat, il tomba.

Vers la même époque les Fermiers-Unis d'Ontario mirent sur pieds un certain nombre de magasins coopératifs, parmi lesquels celui de Crysler, dont plusieurs fermiers de St-Albert devinrent sociétaires. Mais à la suite d'une

mauvaise gérance les Fermiers-Unis durent fermer ce magasin et l'on crut que c'en était fait de la coopération dans la région.

Lors d'un congrès agricole tenu en 1929, l'Association canadienne française d'Education de l'Ontario fonda l'Union catholique des Cultivateurs franco-ontariens. En 1930, on établit à St-Albert un cercle local de l'Union, avec M. Joseph Adam comme président, et, comme secrétaire, M. Adélard Génier qui allait devenir aussi vice-président de l'Union. On commanda par l'entremise de ce cercle diverses marchandises qui furent livrées au prix coûtant. Mais on s'aperçut bientôt qu'on faisait fausse route, car ceux qui bénéficiaient du mouvement n'étaient pas nécessairement membre du cercle: il devenait donc assez difficile pour ce dernier d'accroître le nombre de ses membres.

A l'automne de 1941, M. Emile Laplante qui suivait les cours de coopération de La Terre de Chez Nous depuis 1932 décida de former des équipes d'études dans la paroisse. Il réussit à en former une dizaine comprenant huit à dix membres chacune qui étudièrent le mouvement pendant tout l'hiver.

Au printemps de 1942 il fut décidé de fonder une coopérative de ventes et d'achats dont le bureau de direction comprenait MM. Albert Benoît, Albert Génier, Arthur Landry, Emile Laplante et Hector Ouimet. Cette coopérative obtint une charte autorisant un capital de 400 parts sociales de $25 chacune. L'exploitation commença le 1er octobre par la vente de grains et de "moulées". Chacun donnait sa commande et allait chercher sa marchandise aux wagons de chemin de fer. Le chiffre d'affaire, dès le 31 décembre 1942, était de $11,000, et le profit net de $850 fut payé en ristournes aux sociétaires. Un tel succès encouragea les timides: de 35 qu'il était lors de l'entrée en exploitation, le nombre des sociétaires était passé à 70 en décembre, et à 175 au bout de trois ans. Environ 80 p. 100 des sociétaires étaient de St-Albert, les autres appartenaient soit à Casselman, à Embrun ou à Crysler.

Ce n'est qu'en 1945 que fut fondée la caisse populaire. Tandis qu'ailleurs on fondait une caisse d'abord et une coopérative ensuite, à St-Albert c'est

l'inverse qui s'est produit: la fondation de la coopérative précéda de trois ans la fondation de la caisse populaire

3. Centres d'affaires et utilités publiques

Etant donné sa position avantageuse sur la route Berwick-Casselman dont il a été question dans la première section de ce chapitre, Mayerville était déjà un hameau alors qu'il n'y avait qu'une chapelle à St-Albert quand celui-ci fut fondé en 1878. A Mayerville il y avait un bureau de poste, deux magasins, une boutique de forgeron et une auberge. Le maître de poste et marchand était M. Adolphus Mayer, l'aubergiste était M. Jos. Quesnel; quand à M. Maccabé il cumulait les fonctions de marchand et de forgeron.

Ce hameau se trouvait sur le coteau du Rang St-Albert-est, au coin où la route tourne nord vers Casselman, sur les lots 9 dans les IXe et Xe concessions. En 1890 nous y trouvons encore M. Anthime Roy, forgeron-propriétaire; Mme Moise Mayer, maitresse de poste. On ignore s'il y avait encore un marchand. Il n'y avait plus d'hôtel.

La construction de l'église à trois milles à l'ouest de Mayerville, l'abandon graduel de la route Berwick-Casselman comme artère commerciale après l'avènement du chemin de fer Canada-Atlantique et la position centrale du village naissant de St-Albert furent autant d'événements qui diminuèrent l'importance de Mayerville. Il n'y reste aujourd'hui qu'une école.

Comme c'est le cas pour la plupart des centres canadiens-français, c'est autour du clocher que prit naissance le village de St-Albert. A l'arrivée du premier curé, le 27 septembre 1878, tout ce qui s'y trouvait était une pauvre chapelle dont la toiture faisait eau, et quelques colons au milieu des souches. Après la construction de la première chapelle-presbytère, c'est l'ouverture d'un premier magasin, en mai 1879, un mois après l'établissement d'un forgeron, qui marqua le commencement de la vie économique dans le centre de la paroisse. Voici comment le premier curé nous raconte ces événements: "Dans une semaine nous aurons ici au centre du (fictif) village un magasin. Un monsieur V. Fortier est à faire préparer comptoirs et tablettes, et je compte que les deux faveurs - magasin et poste, nous arriverons à peu près simultanément... Nous possédons depuis un mois un forgeron... Notre village se nettoiera assez vite de ses souches... Pour le moment c'est pauvre, on ne peut plus..." (10 mai 1879).

M. V. Fortier fit faillite en 1885 et un M. Faulkner vint acheter son stock et ouvrit un magasin sur la petite rue du village. Ce dernier fit faillite à son tour après qu'il eut pris, avec un M. Godard, un contrat pour la construction du deuxième pont de bois sur la rivière Nation en 1885. Il n'aurait donc été marchand que pendant très peu de temps. Entre-temps M. V. Fortier avait réorganisé ses affaires, car en 1890 nous le retrouvons encore marchand à St-Albert. Mais il ne semble pas heureux en affaires, aussi, en cette même année passa-t-il son commerce au nom de sa femme qui en continua l'exploitation jusqu'en 1900, tandis qu'il tenait un emploi en dehors de la paroisse. Vers 1885, M. Francis Champagne (de Lafrenière) construisait un magasin pour le compte de M. Xavier Quesnel. Ce magasin était transformé en auberge dès l'année suivante; usage auquel il est encore affecté.

Parmi les aubergistes qu'il y eut à St-Albert mentionnons par ordre chronologique ceux dont les noms nous sont parvenus: MM. Jos. Vallée; Midas Vallée (un d'entre eux fut aubergiste à Mayerville) ; Damase Meilleur; Charles Desautels et Narcisse Lapointe en 1890; Josaphat Quenneville; et Jean Ouimet qui a vendu l'auberge à M. Lauzon au cours de la IIe Guerre mondiale.

En 1890 M. Léonard Lafleur, établi en 1879, est encore forgeron dans le village. En 1898 il y a deux forgerons: MM. François-Xavier Meilleur, sur le lot 18, Xe concession, où se trouve M. Lavigne aujourd'hui, et George Whissell sur la propriété actuelle de M. Hector Ouimet.

Postes

Le bureau de poste du village de St-Albert fut ouvert le 1er août 1879, deux ans après celui de Mayerville. Le courrier fut d'abord apporté de Finch par un M. Goulet, aubergiste de Crysler, qui faisait le service Finch-Crysler-Mayerville-Casselman en 1877, et Finch-Crysler-St-Albert-Mayerville-Casselman en 1879, et ceci jusqu'à la construction du chemin de fer Canada-Atlantique en 1882. Puis, ce fut M. J.-Bte Carrière de Crysler qui alla recueillir le courrier à Casselman pour les bureaux de poste de Mayerville, de St-Albert et de Crysler.

Lorsque le service de postes rurales fut établi, vers 1915, on abandonna le bureau de poste de Mayerville, et celui de St-Albert ne servit plus que pour le village. Le service rural relevait de Crysler pour la partie ouest de la rivière Nation et de Casselman pour la partie est de la même rivière,

et les adresses postales étaient respectivement "Crysler" et "Casselman" pour ces deux parties.

Ce système dura jusqu'en 1925 quand, à la suite d'une forte pression exercée auprès du ministère des Postes par M. Auguste Chénier, nouveau curé de St-Albert, le Ministère décida de distribuer désormais le courrier à la paroisse toute entière du bureau de poste même de St-Albert. L'ouverture de la nouvelle station de chemin de fer de St-Albert, également due à la détermination du dévoué pasteur, permettait ce nouvel arrangement. Désormais le courrier viendra par le New York Central, sera recueilli à la station de St-Albert et apporté au bureau de poste du village, où il sera classé et d'où il sera distribué dans tous les rangs de la paroisse.

Voici les noms des maîtres de poste qui se sont succédés à Mayerville, avec leurs années de service:

NOMS	ANNEES DE SERVICE
Adolphus Mayer	1-7-1877 - 25-11-79
Mme Moise Mayer	25-1-1880 - 18- 4-01
Joseph Cloutier	6-5-1901 - 5-11-01
Joseph Laflèche	14-11-1901 - 15-12-15

Voici les noms des maîtres de poste qui se sont succédés à St-Albert, avec leurs années de service:

NOMS	ANNEES DE SERVICE
Victor Fortier	1- 8-1879 - 11- 3-90
Mme V. Fortier	20- 9-1890 - 22- 5-00
Josaphat Latreille	8-10-1900 - 2- 3-04
L. Landry	22- 3-1904 - 13- 7-06
Joseph Labelle	19- 7-1906 - 17- 2-09
Joseph Turpin	17- 2-1909 - 27-10-14
Emile Gagné	17-11-1914 - 24-10-18
Jos. Chartrand	27-11-1918 - (résigné)
Napoléon Régnier	7- 1-1919 - 10- 4-20)
Oscar Lavergne	25- 5-1920 - 19- 9-23
Georges Whissell	23-12-1925 - 26- 8-42
Hector Ouimet	1-10-1942 - 28-10-42
Mme Odile Ouimet	22-11-1942 -

Chemin de fer

Quoique le terrain de St-Albert fut fertile, les commencements furent pénibles parce que le manque de moyens de communication et l'éloignement des marchés entravaient le progrès. La construction d'un chemin de fer, dont le besoin était urgent, créa cependant quelque froid entre le curé et ses paroissiens. En effet, la construction du chemin de fer Canada-Atlantique (auj. C.N.R.) fit beaucoup de bruit dans la paroisse à cette époque. Le curé et les personnes éclairées souhaitaient la chose tandis que de pauvre colons à courte vue s'y opposaient.

Dès qu'il en fut question, M. Casselman, maire de Cambridge, voulut s'assurer que le chemin de fer non seulement traversât le canton mais même qu'il passât chez lui à Casselman Falls (ou High Falls). Il proposa donc que la municipalité vote quelques milliers de dollars de subsides pour aider à la réalisation de ce projet dont, en somme, devait bénéficier tout le canton. Mais ce vieux propriétaire de 10,000 acres de terre était des moins populaires et aussitôt on se mit à crier de toutes parts: "C'est encore une trigauderie, une ruse, un mensonge du vieux Casselman." Ces braves gens oubliaient qu'en plus de favoriser le développement du canton, ce chemin de fer devait procurer au moment même de sa construction de beaux revenus pour qui voudrait y travailler. Mais encore une fois, laissons M. Philion raconter: "Un bonus (entendons: subsides) c'est une hypothèque sur leurs terres - que plus de la moitié devront prendre précisément si une entreprise semblable au chemin de fer ne vient leur aider à payer la compagnie de Toronto à laquelle presque tous doivent de 300 à 3000 piastres."

Mais la subvention sera quand même votée et pendant encore quelque temps on en tiendra un peu rancune à M. Philion qui, en homme progressif, avait favorisé la chose. Le chemin de fer Canada-Atlantique sera construit en 1882.

Le New York Central fut construit en 1898 et traversa le coin sud-ouest de la paroisse. Cependant, comme cet endroit n'était qu'à 2½ milles de Crysler et à 5½ milles d'Embrun on construisit une station à mi-chemin entre les deux places, c'est-à-dire à Cambridge. En 1925 M. Chénier, curé de St-Albert, obtint une station sur le coin de la paroisse traversé par le N.Y.C. La compagnie n'eût pas à s'en repentir car elle y fit de très bonnes affaires.

Téléphone

C'est vers 1910-1911 que la Glasgow Telephone Company construisit la première ligne téléphonique à St-Albert. Le tableau de distribution se trouvait à Crysler et seulement le village et une partie du Rang St-Albert furent favorisés de ce service. Peu d'années après un embranchement fut construit jusque sur le Rang St-Adrien-ouest. M. Louis Laplante était un des abonnés sur ce dernier rang.

En 1925, grâce à l'initiative du curé de la paroisse, le téléphone connut une vogue qui devait durer jusqu'à la crise économique. Il pénétra dans la majorité des maisons et le tableau de distribution fut installé dans le village même, chez M. Mathias Lavergne. Malheureusement, quelques années de crise économique le firent tomber en défaveur et, aujourd'hui, il ne reste à part les abonnées du village que quelques abonnés ruraux.

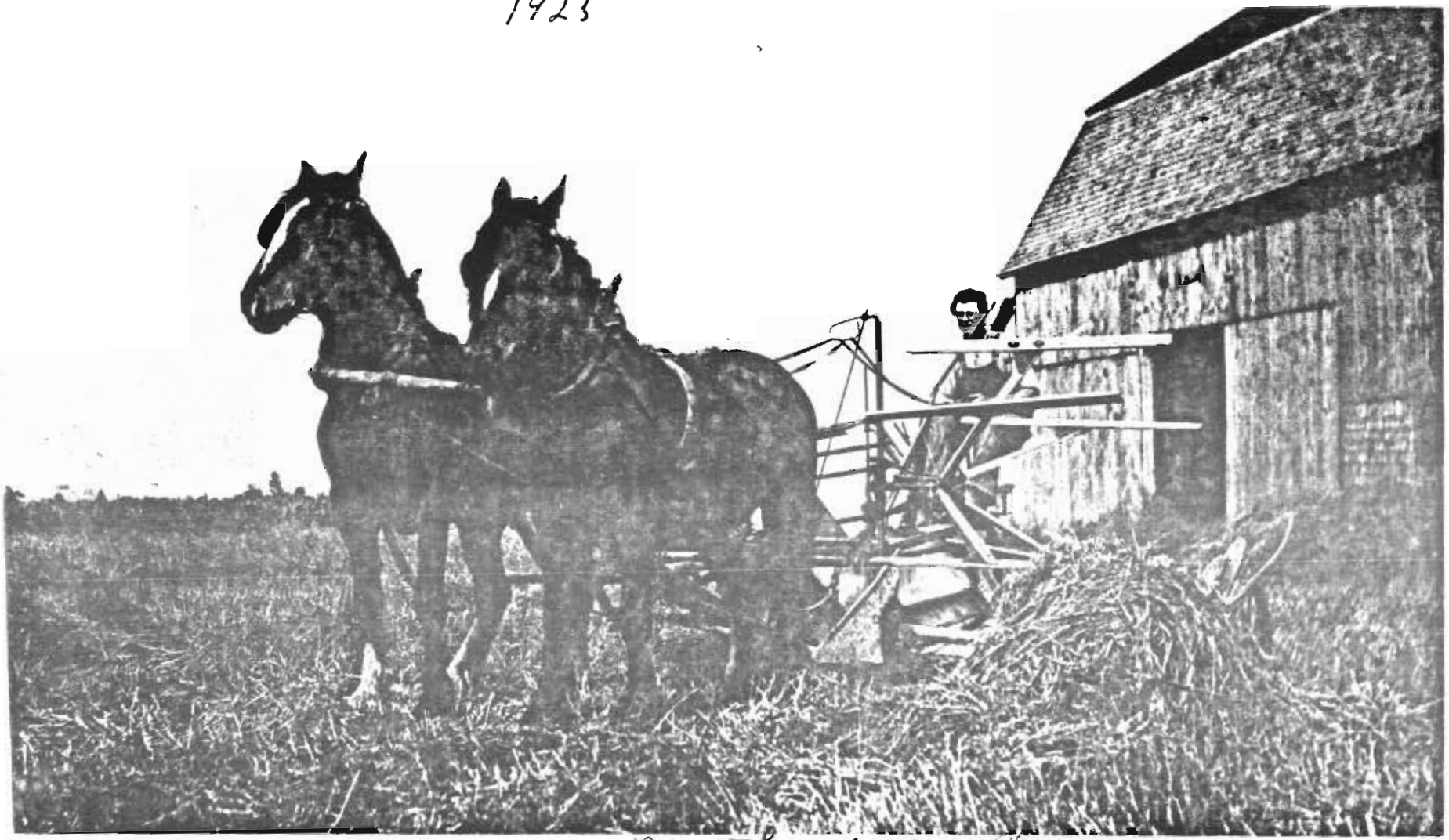
La Glasgow Telephone Company fut achetée par la Cie de Téléphone Bell en 1938. Puis en 1940, cette compagnie installait des téléphones à cadran dans toute la région qui relève du tableau de distribution de Finch, région dans laquelle se trouve St-Albert.

Electricité

Jusqu'à ce que l'on puisse se prévaloir des services de l'Hydro-Electric Power Commission en 1930, l'église, le presbytère, le couvent, l'école, la maison du sacristain, et même, pendant quelque temps, certains particuliers, furent éclairés à l'électricité par l'unité thermique qu'avait achetée M. le curé Vital Pilon. Avant l'emploi de ce système, l'église avait été éclairée à la lampe à pétrole, puis au gaz. En août 1930, avec l'inauguration du nouveau service provincial, disparurent de l'église lampes à pétrole et becs à gaz qu'on avait négligé d'enlever. Une ère était révolue.

En même temps que l'église, tout le village et le Rang St-Albert-ouest jusqu'à Crysler étaient dotés d'un service moderne d'électricité. Un petit nombre de fermiers s'en prévalurent. Mais en 1939, on procéda à la construction de lignes électriques sur presque toute la longueur des deux principaux rangs de la paroisse, et la majorité des paroissiens profitèrent de l'occasion pour électrifier

1925



Donat Legault sis Chevaux

1925 - Donat Legault

leurs fermes. La guerre vint suspendre ce beau travail de modernisation. Mais, dès que la situation le permit, le mouvement d'électrification fut repris avec une vigueur telle qu'aujourd'hui il n'y a absolument pas un fermier qui n'ait le service hydro-électrique à sa portée. Aussi on pourrait compter sur les doigts de la main ceux qui n'en profitent pas.

Et voilà pour le développement matériel de St-Albert. Si nous avons d'abord traité de questions matérielles dans la première partie de cette monographie, c'est que nous avons suivi un ordre chronologique. La venue du curé a suivi d'une trentaine d'années celles des paroissiens. Le missionnaire avait cependant précédé le curé. C'est ce que nous verrons dans les pages suivantes.

CHAPITRE IV

SON DEVELOPPEMENT CULTUREL

1. La religion

Comme on s'imagine bien, c'est le missionnaire qui, le premier, a pourvu aux besoins spirituels du canton. La "Mission de Cambridge", comme on l'appelait, fut d'abord desservie par le Père Michel, un Français missionnaire de Cumberland. Il construisit même vers 1858, dans le canton de Cambridge, une petite chapelle qu'il consacra à saint Michel et qui disparut bientôt. On ne sait plus à quel endroit elle a existé.

Même pour un missionnaire du siècle dernier le chemin à travers la forêt était long de Cumberland au canton de Cambridge. Aussi il ne semble pas que cet arrangement ait existé longtemps. La religion nous vint d'Ottawa, par un autre chemin, et nous pourrions dire par étapes. Il a d'abord existé une paroisse à South Gloucester d'où un missionnaire se rendait à Embrun; puis, quelques années plus tard, la Mission de Cambridge fut desservie par les prêtres de la nouvelle paroisse d'Embrun. On pourrait ajouter que de St-Albert le flambeau fut porté à Casselman, et de là à Lemieux.

De 1868 à 1878 la Mission de Cambridge fut desservie successivement par MM. les abbés Francoeur, Guay et Guillaume, curés d'Embrun. En été ils devaient faire un détour par Crysler, à cause de la rivière Nation, pour atteindre les fidèles qui demeuraient à l'extrémité sud des lots 15 à 22 de la Xe concession où se trouvait le noyau de Canadiens-français du canton, et d'où ils remontaient à un mille plus au nord sur le Rang St-Albert-est. On confessait "en-dessous de l'escalier" (les maisons se ressemblaient toutes); on baptisait et on disait la messe tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, comme c'est la coutume en pays de mission.

Dès juin 1872, M. Guay (curé d'Embrun) fait tenir à Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, une requête signée par quelques citoyens qui demandent une chapelle dans Cambridge. Au printemps de 1873 M. Guay revient à la charge, cette fois avec une pétition signée par soixante-trois citoyens de Cambridge. Il propose que cette chapelle soit bâtie dans la IXe concession, "sur le lot 15, qui est bien central", soit à un demi mille à l'est du village actuel de St-Albert. Il semblerait que la chose fut jugée prématurée à l'évêché, car on n'y a pas donné suite immédiatement.

Trois ans plus tard, on décide de faire les premiers pas en vue de répondre au désir des citoyens: on achète le terrain qui sera désormais propriété de la Corporation épiscopale d'Ottawa, et qui servira à la future fabrique. Ce ne sera pas sur le lot 15 signalé par M. Guay qu'on jettera les yeux, mais sur les lots 19, de chaque côté du Rang S-Albert, dans les IXe et Xe concessions.. En octobre 1876, les quatre citoyens propriétaires du terrain qui appartient aujourd'hui à la fabrique cédèrent pour la somme nominale d'un dollar chacune, à la Corporation épiscopale d'Ottawa, les parcelles de terre suivantes:

Amédée Lebrun	- ½ acre de terre sur le lot 19, IXe concession;
Louis Brunet	- ½ acre de terre sur le lot 19, IXe concession;
Louis Chartrand	- 2 acres de terre sur le lot 19, Xe concession;
Francis Forget	- 4 acres de terre sur le lot 19, Xe concession.

Il a cependant fallu arrondir la propriété de la fabrique à cause d'une erreur lors de la construction de la première chapelle. M. l'abbé Philion avait flairé quelque chose d'irrégulier dès 1879. Aussi profita-t-il du passage d'un arpenteur pour faire délimiter le terrain de la fabrique. Il fut alors démontré que la chapelle se trouvait à empiéter sur le terrain de M. Amédée Lebrun. Rempli de bonne volonté, ce dernier céda de nouveau à la Corporation épiscopale le 24 février 1881, encore pour la somme nominale d'un dollar afin de sauvegarder la légalité, une bande de terre de 60 pieds par 312 pieds.

On construisit bientôt, après la première transaction de 1876, une chapelle sur l'extrémité sud de la IXe concession, sur le lot 19, juste quelques pieds en avant du presbytère actuel. Construction hâtive, il faudra la réparer en septembre 1878 avant que M..Philion vienne habiter le deuxième étage.

M. Albert Philion, premier curé

Né en 1845, probablement aux environs de Beauharnois, et élevé à Ottawa semble-t-il, M. Philion embrassa d'abord la profession médicale, se maria, eut un fils (Jules, plus tard avocat de Sturgeon Falls) et devint veuf alors qu'il pratiquait la médecine à Montebello. Il revint à Ottawa, étudia la théologie au séminaire de cette ville et fut

ordonné prêtre le 23 juin 1878 par Mgr Duhamel. Le 23 juillet suivant il est vicaire à Embrun avec charge spéciale de la Mission de Cambridge. Il vint séjourner à St-Albert la dernière semaine d'août et, avant de retourner à Embrun le ler septembre, il baptisa Marie Pagé: c'est le premier acte que l'on trouve dans les registres de la paroisse de St-Albert.

L'ancien curé d'Embrun, M. U. Forget qui a bien connu M. Philion, nous le décrit comme "un homme petit de taille, gros et brun, d'ailleurs spirituel et aimable, ayant du goût pour le beau, un port majestueux et de grandes aptitudes à l'éloquence". On peut ajouter que M. Philion ne craint pas d'y aller de ses bras, car nous le trouvons avec ses paroissiens, en 1880, qui retourne des pierres pour la construction de sa future église.

Le 27 septembre 1878 M. Philion quitte Embrun pour venir s'établir à St-Albert:- c'est le nom qu'il vient de choisir pour sa paroisse. Il s'arrête d'abord chez M. Francis Forget sur le lot 19, extrémité sud de la Xe concession, soit à un mille de sa chapelle. Mais bientôt il trouve chez M. Antoine Paquette toit et couvert pour la somme de $8 par mois. M. et Mme Paquette qui vivaient seuls firent à M. Philion des quartiers d'habitation "tout à fait convenable". Il y demeura jusqu'au printemps.

Dès son arrivée, il organisa des corvées pour le transport de la pierre - prise chez M. Cashion, lot 25, Xe concession - et du bois, afin de construire une extension de vingt pieds à sa chapelle. Les paroissiens fournissent aussi toute la chaux nécessaire, qu'il produisent eux-mêmes. Le tout fut terminé avant Noël. Au cours de l'hiver il fit diviser la chapelle en deux étages: le bas devant servir aux offices divins et le deuxième étage devant servir de presbytère. La cloche qui surmonte aujourd'hui la sacristie date cette année-là. Au printemps M. Philion pouvait recueillir chez lui son père, sa mère et son fils.

Dès sa première année de ministère à St-Albert, M. Philion fit ériger un chemin de croix dans la petite chapelle. On peut encore voir ce chemin de croix dans la sacristie. Voici à ce sujet la courte inscription de M. A. Gauthier, deuxième curé, dans le Livre des délibérations de la paroisse: "Le vingt-et-un mai, mil huit cent quatre-vingt-treize, nous prêtre sousigné curé de cette paroisse, avons ré-érigé dans la sacristie, les stations du chemin de croix érigées dans l'Eglise le 16 mars 1879

par le Rd A. Philion." (signé) A. Gauthier Ptre Curé. Il est intéressant aussi de lire les noms des donateurs de ce premier chemin de croix:

1re	station - J.B. Clément,	marchand
2e	station - J.B. Duhaime	syndic
3e	station - Joseph Pagé	syndic
4e	station - Francis Forget	syndic
5e	station - J.B. Blondin	syndic
6e	station - O. Quenneville	cultivateur
7e	station - M. Quesnel	cultivateur
8e	station - D. Cashion	cultivateur
9e	station - Venance Landry	cultivateur
10e	station - Alex. Matte	cultivateur
11e	station - Odile Lafrance	cultivateur
12e	station - Hy. Potvin	cultivateur
13e	station - Bas. Payette	cultivateur
14e	station - D. Lamoureux	cultivateur

M. Philion n'a pas encore construit d'église proprement dite quand, en août 1880, Mgr lui offre à choisir entre les paroisses de Papineauville et de St-Albert, et voilà qu'il choisit de rester à St-Albert. Pour bien comprendre la portée de ce choix, il faut se rappeler que la paroisse de Papineauville était bien établie et pouvait assurer une vie assez confortable à son curé. De plus, c'était une région qu'il connaissait bien, pour y avoir pratiqué la médecine alors qu'il demeurait à Montebello. Quoiqu'il eût à soutenir son père, sa mère et son fils, il choisit cependant de rester à St-Albert où il ne cesse d'avoir des soucis financiers. Cependant, il y a ici une belle tâche à accomplir, et il semble qu'il préfère rester pour la mener à bonne fin.

En 1881, il bâtit une église et transforme en presbytère l'ancienne chapelle qu'il réunit à l'église par un trottoir couvert. Aussi, lors de sa visite pastorale en 1882, Mgr Duhamel constata qu'une "magnifique église venait d'y être construite, sans être toutefois finie à l'intérieur. L'ancienne chapelle, lambrissée de briques, a été transformée en un très beau presbytère".

Le 29 septembre 1885, après sept ans de ministère à St-Albert, M. Philion est nommé curé d'Embrun.

Lorsqu'il arriva à St-Albert, en septembre 1879, il y avait 690 âmes: 116 familles canadiennes-françaises et

deux familles irlandaises, et six familles autour de l'église. Lorsqu'il quitta la paroisse en 1885, il y avait 937 âmes: 165 familles canadiennes-françaises et 2 familles irlandaises. Le village comptait déjà 26 familles.

M. Albert Adrien Gauthier, deuxième curé

Le 2 octobre 1885 le curé de St-Adolphe de Howard, M. Gauthier, était nommé curé de St-Albert. Il y arrivait le 10. Très peu exigeant pour le pauvre type qui avait peu d'argent pour contribuer au support de son curé, il aimait quant même que les comptes soient bien tenus.

Né à St-Jérôme le 23 juin 1854, M. Gauthier fit ses études classiques dans un High School de Québec et fut ordonné prêtre à St-Jérôme le 17 mars 1877. Cinq années plus tard il était attaché au diocèse d'Ottawa.

Dès son arrivée à St-Albert, il établit une bibliothèque paroissiale d'environ cent cinquante volumes. Il s'applique ensuite à liquider la petite dette de la paroisse et à amasser quelques économies dans un but bien précis: restaurer et agrandir l'église. Aussi, le 22 novembre 1890 le public est "prié de passer à la sacristie pour voir et examiner le plan de la nouvelle construction". L'année suivante, lors de la visite pastorale de Mgr l'archevêque, muni de la somme de deux mille trois cents dollars réalisée grâce à ses économies paroissiales, M. Gauthier demande l'autorisation de procéder à l'agrandissement et à la décoration intérieure de l'église, permission qui lui est aussitôt accordée. Un comité de bâtisse est formé de MM. Venance Landry, Alphonse Meilleur, Basile Payette, Moise Scheffer et Adrien Trudeau, sous la présidence de M. le curé. Il s'agit d'ajouter à l'église un transept, un choeur et une sacristie latérale.

Les architectes seront MM. Roy et Gauthier, de Montréal, et le contrat sera adjugé à M. Alexis Daoust, de Hull, pour la somme de sept mille trois cent soixante quatre dollars. Le travail débuta en 1892, et le 16 mars 1893 Mgr T. Duhamel bénissait l'extention de trente-six pieds ajoutée à l'ancienne construction de l'église qui datait de 1881, avec une sacristie neuve de quarante pieds de longueur sur vingt-six de largeur.

Pendant que les travaux de construction se poursuivaient, M. Gauthier demanda à Mgr Duhamel (26 juin 1893) la permission d'acheter un carillon de trois cloches pour

son église (la, do dièse et mi) pesant respectivement 1000, 500 et 300 livres, lequel, pour la somme de $500, serait livré avec accessoires à la station de Casselman. Monseigneur accorda promptement la permission et, dès le 7 février, la commande était passée à McNeely et Cie, de West Troy, N.-Y. Deux de ces cloches, celle de 1000 et celle de 500 livres furent bénites par Mgr Duhamel le 16 mars 1893, en même temps que l'église. La troisième n'était pas d'accord avec les deux autres et Monseigneur décida d'en retarder la bénédiction jusqu'à ce qu'elle fut échangée. Le 16 juin, elle sera bénite par M. Philion alors curé d'Embrun, sans avoir été échangée semble-t-il.

Le 21 juin M. le curé dirigeait dans la nouvelle sacristie l'ancien chemin de croix de l'église. Puis, l'année suivante, soit le 29 avril 1894, un autre chemin de croix plus beau et plus riche fut solennellement bénit et placé dans l'église restaurée.

Il restait à procurer au nouveau temple un orgue digne de lui. C'est chez Casavant et Frère, en 1894, qu'on s'en procura un. Il coûta $1250.

Quatre ans plus tard, c'est-à-dire en 1898, M. Gauthier sera remplacé par M. A. Guillaume Lyonnais.

M. A. Guillaume Lyonnais, troisième curé

Le troisième curé naquit à St-Roch de Québec, le 28 novembre 1862, et fut ordonné prêtre à Québec, pour le diocèse d'Ottawa, le 4 juin 1887.

C'était un homme très sévère pour lui-même et doux pour ses ouailles. Son rôle semble s'être limité à satisfaire au besoin spirituel des âmes et à leur procurer tout ce qui pouvait exciter leur piété.

Dès le 28 novembre 1898 son nom vient en tête d'une pétition (le deuxième est celui de M. Louis Génier, maire de Cambridge) envoyée à l'Archevêque pour demander que la paroisse de St-Albert soit érigée canoniquement. Cette requête sera accordée trois ans et demi plus tard: La paroisse de St-Albert a été érigée canoniquement le 18 avril 1902.

Le dimanche 25 juin 1899, après la grand'messe, il bénit la première croix du cimetière. Voici ce qu'il a inscrit au "Livre des délibérations" ce jour-là:

"A été bénite une grande croix de bois peinturée le vingt courant par MM. Isaie Doré, Thomas Leblanc et Basile Turpin. Elle mesure trente pieds par seize pieds. Le bois a été donné par MM. Rémi Laplante et Louis Génier. Ont planté la croix, MM. Joseph Lalonde, Amédée Lebrun, Joseph Huneault, Félix Benoît, J.-B. Caillé et quelques autres."

En plus de rappeler certaines figures connues et disparues, cette inscription contient toute une leçon de collaboration et d'esprit paroissial.

Le 13 mai 1900, à l'issue de la grand'messe paroissiale encore, il bénit une série de neuf tableaux accrochés en divers endroits dans l'église. - Ils ne devaient pas y être exposés longtemps; son successeur les trouvait horribles et les fit disparaître. - Ces tableaux avaient été peints par un jeune homme venu de Montréal et qui avait copié sur des toiles de 14 à 16 pieds par 7 à 9 pieds des "reproductions fidèles de chromos allemands, quant au dessins et aux couleurs". Le premier tableau avait été donné par le jeune homme, tandis que les Dames de Ste-Anne, les Enfants de Marie, etc., avaient dédommagé celui-ci pour chacun des huit autres.

Puis, le 21 octobre 1900, M. Lyonnais bénissait deux statues représentant des anges adorateurs, qu'il plaça au haut du maître-autel. Elles avaient été données par une jeune fille étrangère à la paroisse, en remerciement d'une faveur obtenue de la Ste-Vierge.

Le 5 mai 1901 il bénit la statue de St-Antoine de Padoue "don d'une demoiselle, enfant de Marie de cette paroisse".

Pendant son ministère à St-Albert, il devait aussi s'occuper à faire transformer en écoles séparées les deux seules écoles publiques où de petits catholiques recevaient encore l'enseignement.

M. Lyonnais mourut alors qu'il était curé de St-Albert. Il se préparait à partir à la fin de mars pour un voyage en Terre-Sainte, qu'il du remettre à la fin de septembre pour certaines raisons. Entre-temps, il perdit la vie le 27 juillet 1903, à l'Université d'Ottawa, où il dégringola dans la cage d'un ascenseur.

Il demandait dans son testament d'être inhumé dans une église. Aussi fut-il enterré le 30 juillet 1903 dans

la cave de l'église de St-Albert, sous le choeur, du côté de l'évangile. Sa dépouille devait y rester trois ans. Lors de sa visite pastorale le 26 mai 1906, Mgr Duhamel demande qu'elle soit transportée dans le cimetière. Elle y sera déposée en présence de l'abbé Touchette, curé de Casselman, et de M. Jos. Pilon, nouveau curé de St-Albert. Certains affirment qu'il fut inhumé au pied de la croix qu'il avait fait planter en juin 1899, mais on ne connaît pas exactement l'endroit.

M. Joseph Pilon, quatrième curé

Le successeur de M. Lyonnais était curé de Curran lorsqu'il fut nommé à St-Albert en 1903. C'était un ontarien. Né à Clarence le 28 octobre 1860, il fut ordonné prêtre le 19 décembre 1886 par Mgr Duhamel.

Il n'a pas laissé la correspondance volumineuse de M. Philion, ce qui nous permettrait de juger de son époque, mais les constructions qu'il a fait édifier sont un témoignage de son activité dévorante. Il eût le temps d'abattre passablement de besogne pendant les quatre années qu'il fut curé de cette paroisse.

Il semble avoir trouvé minables le presbytère et le cimetière. Dans son premier rapport annuel à l'archevêché il note qu'il faudrait toute une fondation neuve au presbytère et qu'il faudrait faire refaire les travaux de briques. L'année suivante, il ajoute à ces remarques qu'il faudrait couvrir à neuf toutes les dépendances et qu'il n'y a pas de bonne clôture au cimetière.

En 1905 il fit construire le presbytère actuel au coût de $4567.98. Il fera construire cette habitation juste derrière l'ancienne qui sera démolie. Lors de sa visite pastorale, l'année suivante, Mgr Duhamel a des mots d'éloge à l'endroit de ce nouveau presbytère. C'est ce même curé qui fit construire la grange et les écuries.

M. Pilon était un prêtre assez sévère qui constatait avec peine que les "danses étaient occasions d'intempérance pour les jeunes gens."

M. Alphonse Arnault, cinquième curé

Il est natif de Ste-Béatrice, comté de Joliette, et fut ordonné prêtre le 23 mai 1891. C'était un prêtre d'une tenue soignée mais d'une santé délicate. Les quelques rares mouvements d'impatience qu'il eut semblent due à son état de

santé. Ainsi on raconte qu'un jour, alors qu'il enseignait le catéchisme, un peu fatigué de l'obstination de ses petits élèves, à la grande stupéfaction de ceux-ci il les abandonna brusquement, sans mot dire, pour aller dîner. L'après-midi il donna son enseignement comme d'habitude.

Pendant son terme d'office, nous relevons une transaction importante: l'achat de la maison de M. Alexandre Plante qui servira de couvent aux religieuses. Citons encore une fois le "Livre des délibérations" de la paroisse:

> "Le 16 août 1913, à une assemblée à la sacristie après la messe, il fut décidé que la paroisse achète de M. Alexandre Plante sa propriété avec maison et dépendances, située en face de l'église, faisant partie du lot nº 19 de la Xe concession de Cambridge, dans le but d'agrandir le cimetière et de loger des soeurs enseignantes le plus tôt possible. Arnault, ptre."

M. Arnault mourut subitement un matin. Les gens qui se rendaient à l'église pour la messe sur semaine apprirent soudainement qu'il était décédé. Il fut inhumé dans sa paroisse natale semble-t-il. Il avait été curé de 1907 à 1914.

M. Vital Pilon, sixième curé

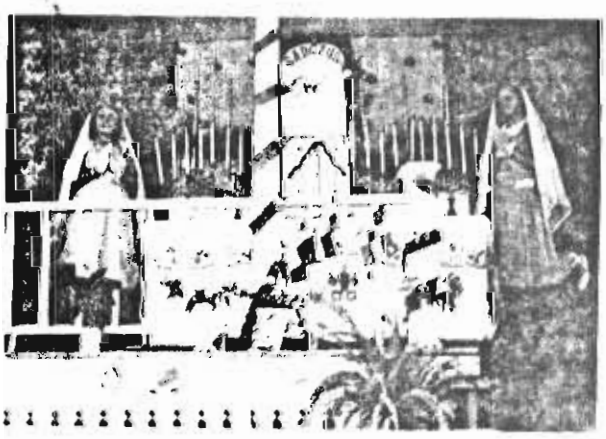
Il est le frère du quatrième curé de St-Albert. Il naquit à Clarence, le 21 juillet 1864. Il y fut ordonné le 1er mai 1894 par Mgr Duhamel. C'était un homme d'un caractère excessivement vif.

C'est sous lui que fut réalisé le rêve qu'on se transmettait depuis M. Gauthier: Des religieuses enseignantes vinrent s'établir dans le village, dans la maison achetée par M. Arnault. En août 1915 les Révérandes Soeurs des Sacrés-Coeurs arrivèrent à St-Albert. C'étaient des Françaises et elles devaient y rester dix ans.

M. Pilon achètera pour l'usage de la paroisse une petite unité génératrice (qui était sa propriété personnelle) qui fournira l'électricité à l'église, au presbytère, au couvent, à l'école, à la maison du sacristain, et pendant un certain temps, à quelques clients du village.

En 1923 M. Pilon quitte St-Albert pour la paroisse voisine de Limoges.

Chez M. Omer Dubé, en 1943



Chez M. Henri Fournier

Chez M. Nelson Lafrance

M. Auguste Chartier, septième curé

C'est un contemporain, aujourd'hui curé à Plantagenet. En 1923 il fut nommé curé à St-Albert. Il en était à sa deuxième paroisse: il fut d'abord curé de la paroisse irlandaise de Farrellton, sur la Catineau.

En 1924-1925 il fait niveler le cimetière qu'il entoure d'une belle clôture avec porte où paraît le nom de "St-Albert" en lettres dorées; en 1926 il introduit des religieuses canadiennes à l'école du village; en 1932 il obtient que le "lower school" y soit inaugure... Mais tout cela est de l'histoire contemporaine et tout ce qu'on peut se permettre en l'occurrence est une simple énumération.

M. Elias Lajoie, huitième curé

En janvier 1940 Monsieur Lajoie, ancien curé de Lemieux, prend la tête de la paroisse et il y est demeuré jusqu'à ce jour.

Lorsque la paroisse de St-Albert fut fondée, il y avait une vingtaine d'années que les fidèles jouissaient de l'enseignement primaire: d'abord dans des écoles publiques, puis dans des écoles separées. Cependant, dans les unes comme dans les autres l'enseignement de la religion a toujours eu sa place. Quelques pages sur l'enseignement primaire à St-Albert jetteront un peu de lumière sur une phase intéressante de l'enseignement bilingue dans les écoles de l'Ontario.

2. Enseignement

Les premières écoles de la paroisse furent des écoles publiques, fréquentées surtout, lors de leur fondation, par des protestants. Les deux premières furent l'école n° 3 à Mayerville, sur le lot 8 de la Xe concession, et l'école n° 6 presqu'à l'autre bout de la même concession, sur le lot 26, Rang St-Albert ouest. Elles furent ouvertes le 2 novembre 1857. Elles étaient installées sur des coteaux, en des endroits peuplés d'Anglo-Saxons. La troisième, l'école publique n° 7, sera ouverte le 28 janvier 1867, sur le lot 15 de la Xe concession, Rang St-Albert-est. Cette dernière, située dans la plaine, si on peut dire, fut apparemment fréquentée dès le début surtout par des petits Canadiens-français. Si elle fut publique, c'est peut-être que l'initiative de sa fondation ne vint pas des colons canadiens-français. De plus, on sait qu'on etait très large

en ce temps-là dans les écoles publiques, où l'on permettait l'enseignement du catéchisme, du français et, même de l'allemand dans les régions colonisées par des Allemands; de sorte que l'école publique ne répugnait pas particulièrement aux Canadiens de langue française.

Le manque d'école au début de la colonie du canton de Cambridge, le manque des vêtements nécessaires aux enfants pendant les mois d'hiver lorsque ces écoles existèrent, puis l'indifférence d'un grand nombre en matière d'instruction firent se perpétuer pendant plusieurs années un état d'anaphalbétisme assez général chez les anciens: trop souvent on trouve des croix au bas des documents officiels. Cependant, dès la période de 1885-1890 on relève un engoûment plus prononcé pour l'instruction, alors qu'un nombre plutôt élevé de jeunes gens fréquentent même des institutions d'enseignement secondaire à l'extérieur.

Ce n'est qu'après la fondation de la paroisse en 1878 que, grâce aux rapports annuels du curé à son évêque, il est possible de suivre pas à pas le mouvement scolaire.

Le curé eut toujours l'entrée libre dans les écoles publiques jusqu'en 1902. Puis, la question ne se posera plus parce que la seule école publique de la paroisse sera à l'usage exclusif des protestants. Les différents curés eurent donc toujours la satisfaction de constater que le catéchisme était enseigné régulièrement, excepté peut-être en 1880 et en 1884 lorsqu'une institutrice protestante. enseignait à Mayerville, où il y avait une vingtaine d'enfants catholiques.

Lorsque Monsieur Philion prit la direction de la nouvelle paroisse en 1878, la chapelle qui lui servit d'église se trouvait isolée au milieu de quelques fermes. Mais à peine cinq ou six ans s'étaient-ils écoulés que déjà il y avait une vingtaine de familles groupées autour de la nouvelle église érigée en 1881. Or, l'école publique nº 7, sur le lot 15, se trouvant à un mille du village, le besoin d'une nouvelle école se fit sentir pour les petits villageois. Comme il s'agissait cette fois de l'enseignement aux Canadiens-français exclusivement et que l'initiative venait du centre de la paroisse, on s'imagine bien que cette école sera une école séparée. Ce sera l'école séparée nº 6-7 qu'on ouvrira le 15 mai 1883 sur la petite rue du village, qui comptait alors seize familles. Elle

se trouvait exactement sur le coin sud de l'entrée de ferme de M. Raymond, là où a été construite la laiterie-fromagerie en l'hiver 1950.

En 1885 l'école du village est bâtie à l'endroit où elle est restée jusqu'à ce jour. Le terrain appartenait à la fabrique, et il est vendu à la section d'école séparée nº 6-7.

Elle connut quelques difficultés en 1894, alors qu'un certain nombre de paroissiens soutenaient l'école publique nº 7 au lieu de l'école séparée du village. Aussi, le 8 mars 1894, on fit tenir à l'archevêque une pétition portant vingt-deux signatures, afin de lui "exposer leur embarras". Les premières sont celles de Victor Fortier, sec.-trés., J.-Bte Grégoire, André et Maxime Beauchamp, commissaires. Cette pétition avait pour but d'exposer à l'autorité ecclésiastique les difficultés des signataires et de solliciter son appui.

Trois ans après la fondation de l'école du village on manifeste le désir de s'assurer les services de religieuses pour l'enseignement. M. le curé Gauthier écrit à l'évêque d'Ottawa, le 4 juin 1886, que "les syndics de l'école du village de St-Albert désirent engager, si Votre Grandeur n'a pas d'objection, deux religieuses pour l'enseignement de leurs enfants". Le 13 septembre 1887 il écrit de nouveau: "J'ai en mains $300 pour mon futur couvent." Et l'affaire reste pendant des années à l'état de projet. Enfin, en 1913, on franchit un pas important en faisant l'acquisition de la maison de M. Alexandre Plante pour loger des soeurs enseignantes. La transaction est conclue sous M. le curé Arnault. Puis, en 1915, sous l'égide de M. le curé V. Pilon, le projet est enfin réalisé et on salue l'arrivée des RR. SS. des Sacrés-Coeurs.

Les trois écoles publiques qui existaient lors de la fondation de la paroisse seront graduellement remplacées par des écoles séparées, tandis que d'autres écoles séparées seront ouvertes pour répondre aux besoins croissants de la population.

Le 8 mai 1890 on ouvre l'école séparée nº 3, sur le lot 12 de la VIIIe concession, Rang St-Adrien-est.

En 1898 est fondée l'école séparée nº 6B, sur le lot 26 de la Xe concession, Rang St-Albert ouest. L'école pu-

blique nº 6 sera reconstruite l'année suivante sur le lot 30 de la IXe concession, près de la station actuelle de chemin de fer.

En novembre 1900, M. le curé Lyonnais entreprend des démarches pour faire transformer en écoles séparées les écoles publiques nº 3 (à Mayerville) et nº 7 (un mille à l'est du village). Il rencontre d'abord quelque opposition de la part des contribuables qui ne voient pas la nécessité de ce changement. Mais en 1901 un événement imprévu concilie toutes les opinions: Le gouvernement provincial vient de statuer que l'anglais est la seule langue d'enseignement et de relations entre les maîtres et les élèves dans toutes les écoles publiques. L'école nº 7 disparut et l'école nº 3 fut remplacée en 1902 par l'école nº 14-16, sur la IXe concession à Mayerville.

Enfin l'école séparée nº 15, sur le lot 24 de la VIe concession, Rang St-Théophile, fut la dernière à être fondée en 1906.

En 1926 les religieuses du Sacré-Coeur, d'Ottawa-est, sont chargées de l'enseignement à l'école du village. Ces religieuses comprennent mieux la mentalité des petits Canadiens que leurs devancières, parce que les religieuses du Sacré-Coeur sont canadiennes et les autres étaient des Françaises. En plus elles sont préparées à répondre directement aux exigences de l'Association d'éducation de l'Ontario. Elles durent avoir la main ferme au début, mais il leur a suffi d'une année pour remonter l'atmosphère de l'école. Lors de l'enquête Merchant-Scott-Côté en 1927, on est agréablement surpris de l'efficacité de l'enseignement bilingue à cette école. - Depuis 1932 elles enseignent les sujets du "lower school".

Parmi les anciens de St-Albert qui sont passés par les collèges, cinq sont devenus prêtres:

a) Léonide Blondin, né à Beauharnois le 14 février, et élevé à St-Albert; y a été ordonné le 8 février 1891;

b) Alphonse Génier, ordonné en décembre 1897 ou en janvier 1898;

c) Emile Landry, ordonné en 1914, retiré à Pointe-Gatineau;

d) Ovila Forget, ordonné en février 1927, curé à Smooth Rock Falls, Ontario-nord;

e) R.P. Jos. Forget, O.M.I., ordonné en juin 1942, missionnaire au Yukon.

Les parents de M. Lévi N. Pagé (diocèse de Springfield) demeurait à St-Albert l'année de son ordination à la prêtrise, en 1904.

L'enseignement sous forme de retraites paroissiales a été donné à dix-sept reprises depuis la fondation de la paroisse:

1. Décembre 1881
2. Septembre 1883
3. Septembre 1886
4. Mars 1889
5. Septembre 1895
6. Septembre 1897
7. Juillet 1901
8. Août 1904
9. 4e semaine du carême 1908
10. Octobre 1910
11. Juin 1915
12. Juin 1918
13. En l'été 1922(?)
14. Octobre 1928
15. Toussaint 1934
16. Novembre 1939
17. Octobre 1945

Voilà pour l'évolution de la paroisse St-Albert. Au chapitre suivant nous traiterons de faits divers qui ne pouvaient entrer sous aucun chapitre précédent en particulier.

CHAPITRE V

FAITS DIVERS

1. Coutumes

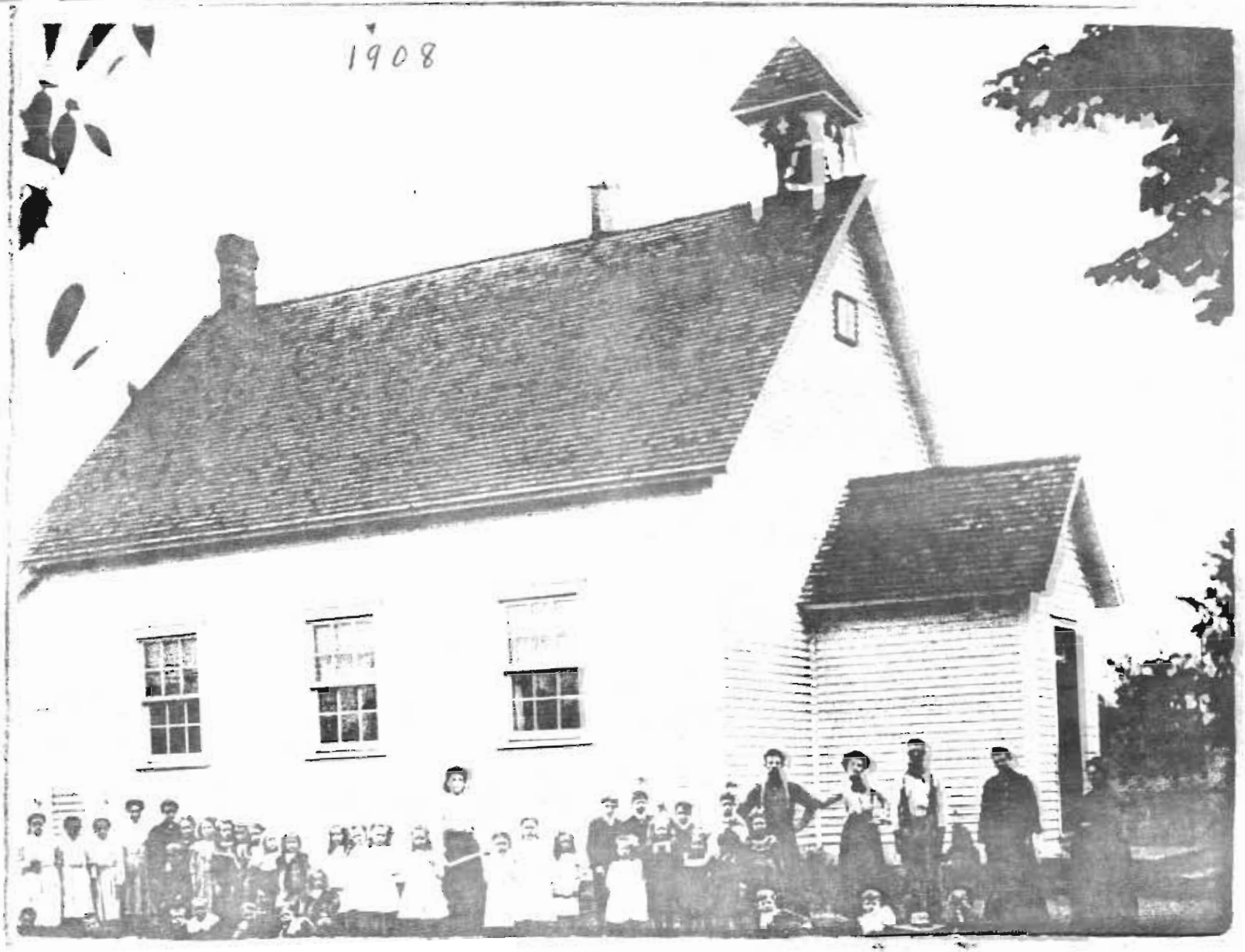
Lorsque M. le curé Philion fut nommé à St-Albert en 1878 il prenait la tête d'un groupement de chrétiens qui depuis vingt ans et plus n'avaient connu que le missionnaire. Ils désiraient vivement les services d'un prêtre établi en permanence au milieu d'eux. Ils lui garantiraient un salaire de trois cents dollars, au moins, pour la première année de son ministère. C'était une libéralité qu'ils trouvaient difficile à dépasser au cours des années qui suivirent immédiatement son arrivée. Ils contribuaient de ce qu'ils possédaient en abondance: de leur force musculaire pour les corvées; mais ils étaient avares de ce dont ils étaient presque dépourvu: d'argent. La première quête dominicale donna 80 cents.

On imagine difficilement aujourd'hui tout le travail nécessaire dans cette paroisse lors de sa fondation. Ce qui nous frappe d'abord c'est la construction et l'organisation matérielle. Mais il y a plus. C'est toute une vie spirituelle qu'il fallait entretenir chez ces braves gens. On accepte d'emblée aujourd'hui que le prêtre n'a qu'à appeler un bambin pour lui servir sa messe lorsque l'autel est prêt. Or, en 1878, il n'y avait pas un enfant à St-Albert qui sût servir la messe. Il n'y avait que le curé qui pût le leur enseigner. M. Philion se mit donc en frais d'enseigner les répons à quelques enfants qui demeuraient à proximité de sa chapelle. Et plus tard, vers 1920, lorsque nous verrons des hommes qui approchent de la soixante encore "enfants de choeur" nous nous demanderons si ce ne sont pas les premières recrues de M. Philion qui se refusent à quitter le sanctuaire.

C'est encore sous M. Philion que, lors d'une assemblée des marguilliers tenue le 6 janvier 1881, il fut décidé qu'un banc serait mis à la disposition du curé dans l'église; il y fut également décidé qu'à tous les ans les marguilliers seraient chargés d'accompagner le curé dans sa visite paroissiale. M. le curé dispose encore d'un banc dans la nef, et ce n'est qu'en ces toutes dernières années que les marguilliers ont cessé d'accompagner le curé dans sa visite paroissiale.

La paroisse de St-Albert était très vaste aux débuts. Elle comprenait même une partie de la paroisse actuelle de Lemieux. Les gens de cette région, qui devaient accomplir leur devoir pascal à St-Albert, n'avaient pas

1908

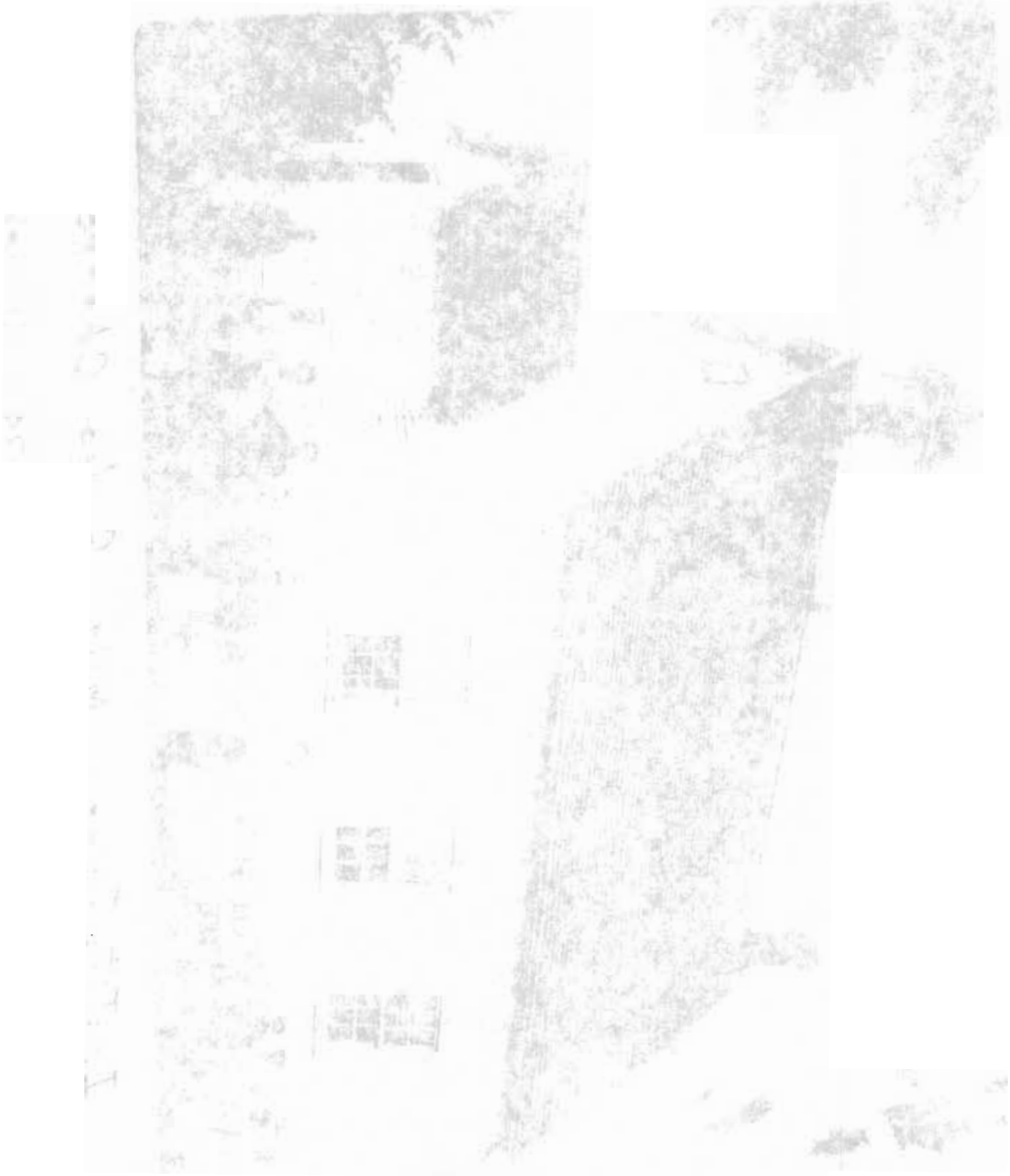


Institutrice : Mlle Sydia Cheffer

Quelques parents des élèves

Mme Félix Benoit M. & Mme Alexandre Matte

M. & Mme Wilfrid Lafrance



toujours les moyens de transport requis en hiver; ce qui rendait ce devoir pénible pour les femmes surtout. Aussi M. Philion écrit-il à Mgr Duhamel pour demander qu'il leur soit permis de retarder jusqu'à l'été l'accomplissement de ce devoir.

2. Anecdotes

Au printemps de 1879, M. Philion pouvait receuillir dans sa chapelle-presbytère son père, sa mère et son fils. C'était exigu comme presbytère et comme chapelle. L'unique escalier qui donnait accès au deuxième étage passait au-dessus de la lampe du sanctuaire. C'était une lampe à pétrole renfermée dans un fanal protecteur. Or, un soir du début d'octobre 1879, à l'heure du coucher, la lampe à pétrole fit explosion. Heureusement que les habitants du presbytère (là-haut au deuxième) n'étaient pas encore couchés car ils y auraient probablement péri. Comment auraient-ils pu s'échapper par l'escalier en feu! Le dimanche suivant le curé demanda aux paroissiens de souscrire pour une lampe à huile d'olive - "ce qu'ils firent généreusement".

M. Philion semble avoir profité d'un petit voyage chez une tante à Beauharnois, pays de son enfance, en octobre 1879, pour solliciter de la marraine riche quelques petites contributions pour un "bazar" qu'il organisait au profit de son église. Ce "bazar" et un pique-nique organisés cette même année rapportèrent respectivement les sommes de $174 et de $67. A la valeur du dollar en ce temps-là et compte tenu de la pauvreté des paroissiens c'était un beau succès.

3. Célébrations de la St-Jean-Bte

La paroisse a sans doute eu plusieurs autres pique-niques, bingos ou euchres au profit de l'église, mais il convient de signaler également qu'elle a célébré la St-Jean-Baptiste à deux reprises.

C'était en 1887 que notre fête nationale y fut célébrée pour la première fois, alors que M. Emeri Lebrun personnifiait le saint patron. On a dû, à cette occasion, recueillir quelques dollars au profit de l'église car on nous assure que la quête avait été faite à l'église par M. Aristide Landry. Quelques orateurs furent invités à secouer le patriotisme des paroissiens: M. Calixte Ethier, jeune avocat de Ste-Scholastique, plus tard député des Deux-Montagnes, puis juge de la cour de circuit de Montréal, y fit

un de ses premiers discours publics. La musique était fournie par la fanfare de Clarence Creek sous la direction de M. Télesphore Rochon, ancien instituteur de St-Albert. Ces braves gens avaient parcouru en "wagon", par des routes de terre, les quelques trente milles qui séparent les deux villages de St-Albert et Clarence Creek. Un des musiciens, M. Thivierge, assure que les gars avaient tâché de se procurer des sièges à ressorts afin de se protéger contre les cahots de la route. On a du apprécier les sièges surtout pour le retour qui s'effectua à une heure après minuit, après avoir assisté à une séance.

La deuxième célébration de la St-Jean-Baptiste eut lieu en 1904. Cette fois-ci le saint patron était personnifié par Oscar Ethier. Si on possède moins de détails sur cette fête, du moins sait-on exactement la somme que cette célébration a rapporté à l'église. Le curé d'alors M. Jos. Pilon, avait eu recours à ce moyen pour réaliser quelques dollars en vue de bâtir un nouveau presbytère, dont le besoin se faisait de plus en plus urgent. Aussi consigne-t-il dans les livres de comptes de la paroisse que la journée avait rapporté la somme assez rondelette de $963.

4. Arpentage

Nous avons vu au chapitre précédent comment un arpenteur avait constaté en 1879 que la chapelle était, en partie, sur le terrain de M. Lebrun. Les colons commirent de semblables erreurs. Lorsqu'ils s'établissaient sur leur lot il y avait souvent incertitude quant à la délimitation exacte de la propriété, et, comme il coûtait de l'argent - alors rarissime - pour faire venir un arpenteur, on négligeait de le faire. Or, il semble qu'en l'année mentionnée plus haut, soit en 1879, il se fit un arpentage un peu général dans la IXe concession. On constata alors qu'une bonne partie des colons empiétaient, d'un côté de leur lot, sur le lot voisin. Ainsi, M. Damase Lamoureux (lot 16 ou 17 de la IXe concession) qui voyait avec anxiété que la ligne des lots se déplaçait de plus en plus dans sa direction à chaque lot arpenté, constata, lorsqu'on arpenta le sien, qu'il défrichait en partie le terrain de son voisin; et c'est tout juste si sa maison n'avait pas été bâtie chez le voisin.

5. Feu de forêt

Un coin de la paroisse fut victime du feu de forêt qui détruisit Casselman le 5 octobre 1897. C'était un automne exceptionnellement sec et les feux de forêt com-

mencèrent en même temps à plusieurs endroits du canton. Les paroissiens touchés furent ceux de la VIIIe concession, sur les lots 25 à 28. Des braises de feu d'abattis furent soufflées par le vent depuis le Rang St-Adrien-ouest jusqu'à Casselman. Le feu traversa aussi la VIIe concession ouest (dans St-Albert) alors inhabitée, de sorte que seule les fermiers de la VIIIe concession se trouvèrent directement touchés. Quoique le feu eût commencé sur le Rang St-Adrien, tout ne fut pas détruit des bâtiments de ferme. L'élément y alla même d'un peu de fantaisie. C'est tantôt la grange d'un fermier, tantôt la maison qui est rasée. Mais voyons plutôt. De l'ouest à l'est sur la VIIIe concession ouest la liste des pertes est la suivante:

La grange et la maison de M. Narcisse Forget;
la grange de M. J.-Bte Forget;
la maison de M. Antoine Boudrias;
la grange de M. Pierre Denault;
la maison de M. Jos. Guertin; et
la grange de M. Paul Legault...

6. Cimetière

Dès que la Corporation épiscopale d'Ottawa eût acheté le terrain de la fabrique, en 1876, un coin fut réservé au cimetière. Ce fut d'abord la partie la plus éloignée de la route, en bordure de la rivière, qui servit aux sépultures. Le premier corps qu'on y a déposé fut celui d'une jeune fille, une demoiselle Ouimet; le deuxième fut celui d'un pionnier, Célestin Ethier, le 1er mars 1877.

Plus tard ce cimetière fut agrandi jusqu'à la route - toujours en bordure de la rivière. Ensuite on y annexa la partie sud-est, où se font les sépultures depuis la 1ère Grande guerre. Enfin, en 1925, on nivela la partie encore inoccupée, puis on y érigea la clôture et la barrière qu'on peut voir aujourd'hui.

7. Carillon

Les trois cloches bénites en 1893 portent les noms suivants: 1ère, celle de 1000 lb - Léon, Joseph, Thomas;
2e, celle de 500 lb - Louis, Napoléon, Albert, Adrien;
3e, celle de 300 lb - Albert, Jules, Onésiphore.

Les registres ne mentionnent pas en honneur de qui ces noms furent donnés, mais il est permis tout de même de faire des rapprochements. Ainsi, dans les noms donnés à la cloche de 1000 livres nous reconnaissons ceux de Léon XIII,

pape régnant, et de Joseph-Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa. Les noms donnés à la cloche de 500 livres sont ceux du curé d'alors, Albert-Adrien. Les deux premiers noms de la cloche de 300 livres rappellent ceux du premier curé et de son fils, Albert et Jules.

8. Particularités de St-Albert

Il existe toujours, à l'est de la paroisse, un grand marais boisé où on trouve un gibier assez abondant vu que les chasseurs n'y font pas de fréquentes battues. Les deux autres points d'intérêt particulier se trouvent à l'autre extrémité de la paroisse.

A quelques arpents à l'ouest de la station du New York Central se trouve la "pierre oscillante", sur la petite route rocailleuse (Montée du Calvaire) qui monte à l'ouest de l'intersection du chemin de fer et de la "grande ligne", entre les cantons de Cambridge et Russell. C'est une énorme pierre ronde accrochée au flanc du coteau. Epave de la période des glaciers, ce beau roc de granit jaune d'environ sept pieds de diamètre, un enfant peut le faire osciller de cinq ou six pouces à la tête.

L'autre point intéressant est la carrière de marbre qui se trouve à quelques arpents au sud de la "pierre oscillante". Ce marbre est connu dans le monde commercial sous le nom de Silver-Tone Black Marble. C'est une pierre très noire, veiné de gris, qui peut recevoir un poli très vif. Elle est vendue comme marbre de décoration inférieure. A cause des veines qui laissent pénétrer l'humidité elle ne peut servir à l'extérieur car l'action du froid la détériorerait. On l'expédie à New-York, à Montréal, à Toronto, à Winnipeg et à Vancouver. A Ottawa on peut l'admirer dans la décoration intérieure de l'édifice de la Commission hydro-électrique d'Ottawa, aux rues Bank et Albert, et au bureau de poste central de la rue Besserer.

Mot de la fin

Un siècle, c'est peu dans l'histoire d'un peuple, mais c'est beaucoup dans l'histoire d'une paroisse. Pendant les cent premières années de son existence, la paroisse de St-Albert a parcouru tout un cycle. Défrichée au cours du premier demi-siècle, cette paroisse s'est totalement modernisée pendant la seconde moitié du siècle. Le chiffre de sa population atteint son maximum vers 1900 et semble stabilisé au-

jourd'hui au quatre cinquièmes de ce qu'il était alors.

Ceci est en quelques mots l'histoire de St-Albert. Quantité d'anecdotes qui intéresseraient au plus haut point les fils de la paroisse n'ont pas encore été compilées. Mais, du moins, l'auteur espère-t-il avoir établi ici des jalons basés sur une certitude historique qu'il a voulu objective et contrôlée, jalons qui permettront maintenant de bien situer ces anecdotes au besoin. Si ce travail ne réussissait qu'à éveiller la curiosité des gens sur le passé de leur paroisse et à provoquer des souvenirs dignes de retenir l'attention, l'auteur estimerait qu'il a atteint son but.

A. M. D. G.

De Barbézieux, Alexis - Histoire de la Province Ecclésiastique d'Ottawa et de la Colonisation dans la Vallée de l'Ottawa, 2 volumes. Ottawa, 1897.

Dossiers des écoles primaires de la paroisse de St-Albert.

Evening Journal - Ottawa, le 6 octobre 1897.

Forget (J.-U.) et Auclair (Elie-J.) - Histoire de Saint-Jacques d'Embrun. Ottawa, 1910.

Gardiner, Herbert Fairbain - Nothing but Names. Toronto, 1933.

Ouillet, Edwin C. - Early Life in Upper Canada. Toronto, 1933.

Johnston, W.A. - Pleistocene and Recent Deposits in the Vicinity of Ottawa, with a Description of the Soils. Memoir 101. Department of Mines, Ottawa, 1917.

Le Droit - Ottawa, le 7 décembre 1948.

Ministère des Postes - Information fournie par correspondance.

Recensements du Canada - Volumes des recensements décennaux de 1851 à 1941.

Smithville, W.A. - CANADA, Past, Present and Future, 2 volumes. Toronto, 1851.

Tradition - Personnes spécialement consultées:
- Bourgeois, Moise: né à St-Albert en 1877;
- Lamoureux, Wilfrid: né à St-Albert en 1872;
- Legault, Mme Paul; né à St-Albert en 1876;
- Quesnel, Henri: née à St-Albert en 1870;
- Richer, Napoléon; né à St-Eugène (Ont.) en 1871, arrivé à St-Albert vers 10 ou 12 ans;
- Vinette, Joseph; né à St-Timothée (Qué.) en 1868, arrivé à St-Albert à l'âge de 13 ans.

Weaver, Emily P. - The Story of the Counties of Ontario. Toronto, 1913.

Wilson, Alice E. - Geology of the Ottawa-St.Lawrence Lowland, Ontario and Quebec. Memoir 241. Department of Mines and Resources. Ottawa, 1946.

Synthèse de la monographie sur St-Albert-de-Cambridge

Un ami qui s'enquérait du sujet de ma thèse me posa cette question: "Mais, qu'est-ce que tu peux bien avoir à dire là-dessus; il n'y a pas eu de bataille chez vous." A ceci j'étais heureux de répondre qu'il n'existe pas que l'histoire-batailles; que, s'il n'y a pas eu chez nous de bataille, pas de meurtre non plus, dont on ait souvenance, la paroisse, quoique de fondation récente (1878), a quand même un passé intéressant pour ses fils: c'est à ce titre que j'ai abordé le sujet.

Il fallait pour ainsi dire partir de zéro: seules quelques phrases au hasard de publications sur la province en général ou le diocèse d'Ottawa donnaient de vagues renseignements sur le passé de la paroisse de St-Albert-de-Cambridge. Tout de même j'y pus découvrir que le canton de Cambridge avait été un des derniers de la région à être colonisé. A cela j'ai trouvé trois raisons: a) situation à mi-chemin entre les deux routes fluviales que sont le fleuve St-Laurent et la rivière Ottawa; b) état marécageux du terrain; et, c) spéculation sur les terres concédées par la Couronne à des Loyalistes qui vécurent loin de ces concessions.

L'inventaire des dossiers des recensements décennaux, pour le canton de Cambridge, m'a renseigné sur les premiers habitants de l'endroit et, par ricochet, sur leurs occupations et même sur leurs preoccupations. J'en ai profité pour faire une étude du mouvement de la population: j'avais été frappé depuis toujours par le nombre de maisons inhabitées (aujourd'hui démolies pour la plupart) dans la paroisse. En même temps j'ai étudié le changement qui s'est produit dans la composition ethnique de la population: d'abord écossaise, elle devient par la suite totalement française.

Pour étudier le percement des routes à travers la forêt j'ai eu recours pour une bonne part à la tradition. L'historique des ponts du village, sur la rivière Nation, se trouve dans la correspondance du premier curé et dans les archives paroissiales.

Ce que j'ai écrit sur l'industrie provient des recensements, de la tradition et, pour la période contemporaine, de souvenirs personnels.

J'ai puisé à diverses sources d'information pour les données sur les utilités publiques. Le ministère des Postes

m'a fourni des renseignements précis sur les bureaux et les maîtres de postes. Les dates d'inauguration des chemins de fer de la région, etc., se trouvent dans les travaux du R.P. Alexis, capucin, et de M. U. Forget, ancien curé d'Embrun. L'abondante correspondance du premier curé de la paroisse, M. A. Philion, qui se trouve dans les archives du diocèse d'Ottawa, renseigne très bien sur les débuts du village de St-Albert. C'est la lecture de la correspondance des curés défunts et de leurs rapports annuels à leur évêque ou archevêque qui m'a permis de "voir" le passé de la paroisse. L'inventaire des dossiers de la paroisse d'Embrun, à l'archevêché d'Ottawa également, pour la période qui a précédé la fondation de la paroisse de St-Albert, m'a permis de prendre connaissance de la Mission de Cambridge (desserte d'Embrun) comme on l'appelait avant qu'un premier curé y fut nommé.

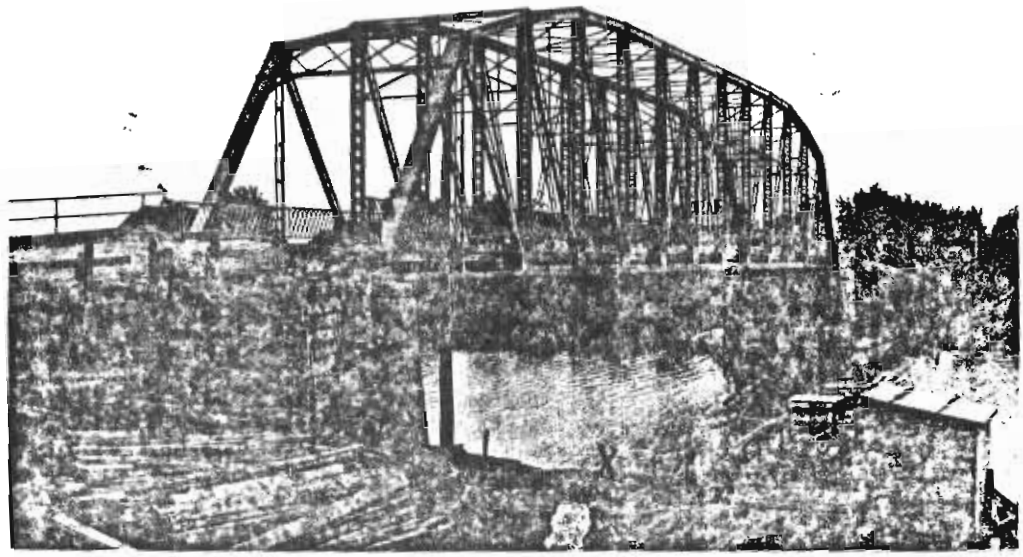
Tous les renseignements relatifs à la religion, à l'enseignement et à la vie paroissiale en général proviennent des archives diocésaines, paroissiales et scolaires. Un bon nombre de dates et d'événements, ignorés pour la plupart, ont été ainsi mis à jour.

Ce qu'il y a de nouveau sur le sujet c'est la réunion méthodique de renseignements historiques qui se trouvaient dans la poussière de diverses archives, et la transcription de témoignages oraux qui me furent communiqués par des témoins oculaires avant qu'ils ne disparaissent.

(signé) Roland Legault
63, rue Ontario
Ottawa 7

Ottawa, le 5 mai 1949.

St-Albert Post



Felicitations et voeux à la paroisse

de St-Albert à l'occasion de son

centenaire

Les paroissiens de St-Laurent
Carlsbad Springs, Ont.

LA COMMUNAUTE

NOTRE DAME DE LA MEDAILLE MIRACULEUSE

RUSSELL

vous SOUHAITE: "PROGRES"

à l'occasion du centenaire

Les paroissiens de Notre Dame de Lourdes, Vanier, Ontario vous offrent leurs meilleurs voeux à l'occasion du centenaire

---

LES PAROISSIENS DE PAROISSE ST-GUILLAUME, VARS

vous saluent

à l'occasion du centenaire

Les Soeurs de Sainte-Marie de Namur
qui oeuvrent dans les diocèses d'Ottawa,
de Hull, de Hearst et de Pembroke vous
offrent leurs hommages à l'occasion du
centenaire

Régionale Samuel-de-Champlain Inc.
Société Franco-Ontarienne
d'Histoire et de Généalogie

PAROISSE STE-THERESE
C.P. 45, R.R.#3, RUSSELL
MARIONVILLE, ONT.

Les Paroissiens de Ste-Thérèse d'Avila de Marionville vous offrent leurs voeux de bonheur, de paix et de joie chrétienne et ils vous souhaitent de toujours continuer d'être le levain dans la pâte à l'occasion du centenaire.

Les PAROISSIENS DE Chute-à-Blonbeau

vous offrent leurs meilleurs voeux

à l'occasion du centenaire

LES PAROISSIENS DE HAMMOND, Ont.

vous félicitent pour ces cent années

de fidélité au Christ et à son Eglise

Les paroissiens de Saint-Claude et les Pères Capucins de Blackburn saluent fraternellement les paroissiens de St-Albert à l'occasion de leur centenaire. Ad multos annos!

Les paroissiens de Saint-Dominique, Hawkesbury, vous offrent leurs voeux et félicitations à l'occasion du centenaire

Les Filles de la Sagesse vous
offrent leurs sincères félicitations
à l'occasion du centenaire de votre
Communauté Paroissiale de St-Albert

Félicitations et Voeux de Prospérité
à la paroisse Saint-Albert
à l'occasion du
CENTENAIRE
de son érection

Soeurs de la Charité d'Ottawa

9, rue Bruyère, Ottawa 2, Ont.

La Paroisse de Casselman, dont une grande partie de son territoire est un détachement de St-Albert depuis 1885 vous remercie et vous félicite à l'occasion de votre centenaire

---

Les chrétiens de Saint-Isidore, Ontario, s'unissent à leurs frères et soeurs de Saint-Albert pour offrir au Seigneur de vives actions de grâces à l'occasion du centenaire

Félicitations et Meilleurs Voeux

aux paroissiens de St-Albert

La Fraternité des Saints-Apôtres, Ottawa.

Félicitations et Meilleurs Voeux

aux paroissiens de St-Albert à

l'occasion de leur centenaire

Jean Gratton, ptre

Les paroissiens de Limoges
s'unissent à leurs voisins
de St-Albert

VOTRE PAROISSE ENRICHIE DES BIENFAITS DU SEIGNEUR

LES PAROISSIENS DE ST-GABRIEL D'OTTAWA LA FELICITENT

ET LUI OFFRENT LEURS MEILLEURS VOEUX

SOEURS FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE

388 Grande-Allée est

Québec - GIR 2J4

Les paroissiens de Saint Pascal
vous
saluent. Abbé Boulin

LES FRERES DES ECOLES CHRETIENNES D'OTTAWA

vous souhaitent de demeurer une

communauté vraiment chrétienne

HOMMAGES DE LA

PAROISSE STE-FELICITE

Clarence Creek, Ont.

KOA 1NO

Les PAROISSIENS

Sincères félicitations aux paroissiens de
St-Albert à l'occasion du centenaire de
leur paroisse!

Les Soeurs du Sacre-Coeur

CHALEURUSES FELICITATIONS.

NOUS VOUS ADMIRONS....

Paroisse Très Sainte Trinité
Rockland, Ontario

Avec nos hommages

Les religieuses

de la PROVINCE DU CHRIST-ROI

des SOEURS DE LA CHARITE D'OTTAWA

52, Maple Lane, Ottawa.

Les paroissiens de St-François d'Assise
vous félicitent et vous offrent leurs
voeux à l'occasion du centenaire.

Les paroissiens de St-Jacques d'Embrun
Félicitations et Meilleurs Voeux
à l'occasion du centenaire

La Communauté

Saint Pie X

Ottawa

Félicitations et Hommages

Les paroissiens de Plantagenet sont heureux de partager la joie de ceux de St-Albert qui célèbrent le centenaire de la fondation de leur paroisse et demandent au Seigneur en cette année, prélude de l'Année Sainte, de vous aider à avoir sur vous et les autres un vrai regard de foi, d'espérance et d'amour.

Les paroissiens de St-Victor d'Alfred vous
offrent leurs meilleurs voeux à l'occasion
du centenaire de votre communauté chrétienne